



Ascension du Canada

A la conférence de San Francisco, le Canada fut officiellement reconnu comme la première des puissances secondaires. On permettra à l'antinationnaliste que je suis de m'en réjouir. Notre pays n'en est pas arrivé à ce stade de son évolution en agitant des banderoles patriotiques et en exploitant le cri de race: il doit son élévation à son esprit de travail, à sa capacité de production, à son immense commerce et à la part très importante qu'il a prise à la victoire du monde démocratique contre les forces d'oppression.

Malgré la faiblesse numérique de sa population et tout différent qu'il soit des Etats-Unis, notre pays s'est développé et a grandi à peu près sur le même plan: il est le prolongement de cette vaste expérience humaine, la première du genre dans l'histoire, qui consistait à homogénéiser, sur une terre toute de générosité et de liberté, les descendants de toutes les "races" et les fidèles de toutes les religions. On peut dire que c'est en Amérique qu'a pris fin la malédiction de la tour de Babel. L'animal raisonnable y a enfin reconnu qu'il fallait être humain avant d'être national. C'est un progrès immense. Par là, la civilisation européenne, plus parfaite que la nôtre à d'autres points de vue, a été nettement dépassée. Alors que les divers nationalismes européens causent la décomposition du vieux continent, chez nous, en Amérique on a réalisé la "recomposition" de l'humanité. Pour cette raison, nous avons la ferme conviction que le Canada et les Etats-Unis, qui ne sont pas fondés sur le sentiment de "race", mais sur le concept universel de l'homme, ne seront probablement jamais en guerre l'un contre l'autre.

On parle généralement du Canada comme puissance internationale: il l'est à plus d'un titre, non seulement par son commerce, par son rôle parmi les nations, par sa diplomatie et ses ambassades, mais aussi et surtout par les éléments constitutifs de la nation. Sur une population de moins de douze millions, notre pays compte environ deux millions et demi de Canadiens d'une origine autre que la britannique et la française. Il y a chez nous 465,000 habitants venus des pays germaniques; 306,000 de l'Ukraine; 250,000 de la Scandinavie; 215,000 des Pays-Bas; 170,000 de provenance juive; 168,000 de Pologne; 113,000 d'Italie; 55,000 de Hongrie; 43,000 de la Tchécoslovaquie; 41,000 de Finlande; 40,000 d'Autriche; 30,000 de Belgique, sans compter d'autres groupes, fort nombreux, qui se sont intégrés dans la nation canadienne.

On sait que, dans la république voisine, le problème des noirs excepté, la question de race ne se pose pas. Souhaitons qu'elle ne se pose pas non plus pour le Canada. Je ne parle pas ici du fait français qui est le résultat de trois siècles d'histoire, mais des divers groupes ethniques qui vivent à l'ouest de notre province. Au cours de la tournée de conférences que je faisais dans toutes les villes canadiennes, l'hiver dernier, entre Fort-William et Victoria, j'eus la joie de constater que la fusion des éléments les plus disparates était en très bonne voie sur tout ce territoire. A part quelques îlots de résistance dans la Prairie, on peut dire sans crainte qu'une vraie nation se forme actuellement grâce au mélange de tous les sangs et de toutes les croyances. Dans toutes les villes que je visitai alors, je rencontrai des gens de toute provenance, y compris des Anglais, qui ne voulaient être rien autre que Canadiens et qui se promettaient de refuser énergiquement, à l'avenir, de renseigner les agents du recensement sur leur origine raciale. J'en conclus que c'était le sentiment de la majorité.

Il y a là un espoir d'unité qui augure bien pour l'avenir de ce pays. Il ne suffit pas d'être parmi les cinq premières puissances commerciales du globe: il faut aussi former une société animée par un même idéal de civilisation et de progrès. Nous croyons, nous, et beaucoup croient que le mélange des "races", dans la liberté, et le bien-être, offre le moyen le plus sûr, le plus pacifique et le plus simple d'améliorer la race humaine. Rien n'était plus absurde, plus cruel et plus inhumain que la conception hitlérienne de la race pure. C'est l'Amérique du Nord, peut-être, qui renferme les plus beaux types d'hommes et de femmes du monde: tous les sangs s'y sont rencontrés et fusionnés avec leur multiple richesse. C'est probablement la raison profonde de ce grand fait: l'Amérique a sauvé le monde en cette guerre terrible, où elle a dû jouer un rôle prépondérant en Europe et en Asie.

Au Canada, nous possédons cet avantage de pouvoir continuer, rajeunir, si nous savons nous entendre, la civilisation anglo-française, dont nous sommes les héritiers. Nous sommes en possession des deux cultures, des deux langues-clef du monde moderne. D'aucuns craignent, avec raison parfois, que l'élément de langue française finisse par être noyé dans l'inévitable immigration de l'avenir. Ce problème m'a longtemps préoccupé et j'en ai parlé souvent ici même. Une réforme de notre régime scolaire lauréatien, un compromis, nous sauverait probablement. Il s'agit pour nous d'attirer à nous, par des écoles appropriées, le plus d'immigrants possible. Je ne vois pas de moyen plus efficace que la création d'un certain nombre d'écoles neutres, dans nos grands centres, écoles où l'on ferait un effort spécial pour atteindre à la supériorité de l'enseignement pratique et où, bien entendu, les deux langues du Canada seraient en honneur. De toute façon, perdons cette illusion que nous pouvons prendre notre part de néo-canadiens en leur refusant l'outil indispensable à la vie nord-américaine, la langue de ce continent.

Quand nous aurons atteint ce résultat, nous nous sentirons moins isolés en ce coin d'Amérique. Nous reconnaitrons notre solidarité avec tous les autres groupes de Canadiens, et partagerons avec eux la fierté d'être une puissance internationale, en attendant de devenir une grande nation, avec le redoutable honneur que cela comporte. Tel est, je crois, notre destin dans la marche mystérieuse de l'humanité.

Jean-Charles HARVEY

CE N'EST POURTANT PAS UN "TRUST"

Il y a quelque temps, je lisais, dans le *Whig-Standard*, de Kingston, un passage qui m'a fait sourire. Certains événements ne manquent pas d'ironie. Il s'agissait d'un rapport du Comité des Utilités publiques de Kingston au sujet de l'électricité. Je cite:

"L'augmentation du revenu général du service électrique est encouragée en raison du fait que le comité local n'a pas jugé bon de travailler à l'expansion des appareils électriques, attendu qu'elle désire maintenir le service du gaz domestique aussi longtemps que la dette obligataire de ce service n'aura pas été diminuée au point que la municipalité ne risque plus de porter la charge financière trop onéreuse qu'entraînerait une diminution de la consommation."

Je n'ai nullement l'intention de chercher noise au comité de Kingston pour une politique d'affaires qui semble pratique et prudente. Seulement, le comité en question n'est pas une entreprise privée: il relève de l'administration municipale comme dans les autres villes ontariennes. Va-t-on lui reprocher maintenant d'agir à l'exemple de l'entreprise privée, lorsque celle-ci veut protéger la mise de fonds des porteurs d'obligations?

Souvent, au cours des années dernières, des apôtres de la prétendue réforme économique ont accusé le "trust" de priver le peuple de certaines améliorations, de retarder la mise en circulation de certaines inventions, dans l'unique but, disaient-ils, de sauver le profit des "grosses corporations". En parlant ainsi, ils ignoraient

les raisons sérieuses qui font agir telle ou telle société commerciale; s'ils s'étaient donnés la peine de se renseigner à bonne source, ils auraient découvert que l'intérêt public exigeait ces décisions qui encourageaient l'anathème des faux prophètes. Tout, ils l'ignoraient que certaines pratiques ont été éprouvées par une longue expérience et que même l'entreprise d'Etat devait recourir à ces pratiques quand elle voulait éviter le gaspillage, le malaise d'un grand nombre, peut-être la faillite. Le rapport du comité de Kingston en est une preuve.

Je connais une foule de gens qui, au temps où les appareils radiophoniques se fabriquaient en masse et où les modèles changeaient d'une année à l'autre, se servaient de leur radio de l'année précédente jusqu'à ce qu'il fût entièrement payé. Cela s'est vu dans des milliers de familles, et c'était la sagesse même. Ce qu'on fait en petit, chez soi, on doit le faire en grand, dans les "grosses compagnies". Le principe est exactement le même.

Et puis, on abuse terriblement du mot "Trust", dont on fait un épouvantail. Un "Trust", dans l'esprit de certaines personnes, c'est toute affaire qui a eu du succès et qui fait vivre beaucoup de monde. Seules ne sont pas des "Trusts" les sociétés qui tirent le diable par la queue.

Chose certaine l'initiative personnelle a fait ses preuves durant la guerre: c'est elle surtout qui a sauvé le monde.

J.-Ch. H.

Quisling Arcand

Alors qu'en Europe, on fait le procès des quislings de tout poil, des traîtres qui ont vendu ou tenté de vendre leur patrie aux nazis, la justice canadienne vient de remettre en liberté Herr Adrien Arcand.

Comme on le sait, Herr Arcand est le "pontifex maximus" du parti nazi canadien, qui n'est pas mort comme certains le croient, mais qui est entré dans la clandestinité quand, avec la guerre, il lui est devenu impossible de tenir, sous l'oeil indulgent fermé de certaines autorités, des assemblées publiques en des salles décorées à profusion de croix gammées.

Comme on le sait aussi, ou comme on devrait le savoir, Herr Arcand était l'homme désigné par les Boches pour jouer ici le rôle glorieux qu'a tenu Quisling en Norvège. Pendant les années qui ont précédé la guerre, cet illuminé s'est beaucoup agité pour embrigader et enchevêtrer les naifs et la crapule dans les rangs desquels les fascistes se sont surtout recrutés. Ces vaillantes légions en chemise, Herr Arcand, agissant sur les ordres de Berlin, comptait s'en servir pour faire son petit coup d'Etat au moment qui servirait le mieux les plans du grand Etat-Major allemand.

Il est bon de rappeler au public, trop volontiers oublieux de ces choses, certaine lettre interceptée que, en juin 1940, au moment où la France croulait sous les coups de l'Allemagne, le petit führer britannique Herr Mosley adressait à son petit collègue, le petit führer lauréatien Herr Arcand: "Tout va très bien!" disait en substance cette lettre. En effet, tout va très bien, madame la marquise! La France était envahie, le corps expéditionnaire britannique était menacé d'extermination, Herr Mosley et Herr Arcand envisageaient déjà le moment où les panzerdivisionen débarquant en Angleterre et au Canada, ils deviendraient sous-dictateurs sous Adolf le Grand.

Mais les démocraties, lorsqu'elles sont menacées dans leur existence même, et lorsque surtout leur imagination est frappée par le spectacle de la mort violente de certaines d'entre elles, trouvent l'énergie nécessaire à se défendre. Herr Mosley et Herr Arcand furent internés dans de confortables petits camps de concentration. Nous ne savons quelle fut la réaction du führer britannique, mais nous n'ignorons pas que ce revers, qu'il estimait passager, était bien impuissant à abattre la volonté de fer de son collègue lauréatien. Derrière les barbelés,

Herr Arcand ne demeurait pas moins convaincu d'être appelé, dans un avenir très rapproché, à former le prochain gouvernement canadien. Il se voyait déjà transporté en triomphe du camp de concentration à l'Hôtel du Gouvernement par ses amis allemands, qui ne devaient pas tarder à venir le délivrer. Ce beau rêve ne devait, hélas! point se réaliser. Les panzerdivisionen ne sont pas venues en Amérique, et c'est un gouvernement canadien qu'il n'a pas été appelé à former, qui vient de remettre en liberté Herr Arcand.

Mais est-ce qu'on abat la volonté d'un homme de sa trempe? A-t-on jamais découragé un inventeur du mouvement perpétuel ou un découvreur de pierre philosophale? Les gens qui ont reçu mission de l'au-delà de transformer le monde et de sauver l'humanité ne se laissent pas facilement rebuter. Herr Arcand, libéré, va repartir à la poursuite de son idée fixe. Il va commencer par faire une purge dans les rangs de son parti, qu'il juge infesté de traîtres; puis, avec les seuls purs, les seuls forts, il reprendra sa grande croisade.

Et, comme les démocraties, dès qu'est passé le moment du danger, ne demandent qu'à sombrer dans la mollesse et l'insouciance, on se contentera vraisemblablement de sourire des manoeuvres de Herr Arcand, sans se rendre compte des embêtements qu'elles pourraient bien nous ménager, dans un avenir pas si éloigné.

Les pays qui ont su ce que c'est que de perdre sa liberté, et qui ont appris, cruellement, ce qu'il en coûte de laisser en souriant se débattre des énergumènes comme Herr Arcand, ne veulent plus prendre de risques. Dans ces pays-là, on ne remet pas les quislings en liberté. On leur fait des procès et on les met hors d'état de nuire.

Mais le Canada n'a pas connu cette grande épreuve, et il déborde de mansuétude à l'égard des petits führers, qui sont déjà si malheureux de n'avoir pas réussi. Herr Arcand est remis en liberté et les journaux s'empressent de publier sa photo, à côté de celles des combattants qui rentrent d'Allemagne ou partent pour l'Extrême-Orient.

A tout prendre, il eût peut-être mieux valu envoyer Herr Arcand dans un asile d'aliénés que dans un camp de concentration. Il en serait moins facilement sorti...

E.-Ch. H.

LARMES de CROCODILE

Dans l'*Action Nationale* de juin, M. Dominique Beaudin, prenant la défense de Pétain, s'indigne des procès pour trahison et collaboration intentés à nombre de Français du régime de Vichy. Nous y lisons entre autres:

"De 1760 à nos jours, les Canadiens français sont restés fidèles à leurs origines et ils ont combattu pour préserver, entre autres droits, celui d'aimer la France."

"Il n'est pas une insulte à la mère-patrie qu'ils n'aient ressentie, pas un deuil qu'ils n'aient pleuré, pas une gloire qu'ils n'aient saluée. C'est au nom de cette affection séculaire et de leur parenté que les Canadiens français supplient ceux qui gouvernent présentement à Paris de mettre fin aux querelles intestines, de ne pas détrôner la justice au profit des passions politiques, de ne pas verser inutilement le sang de leurs compatriotes. Or, c'est un impair: "Charbonnier est maître en sa maison". Et c'est quand le charbonnier massacre ses enfants qu'il est particulièrement indécrot de le dérangier."

Les personnes au courant savent qu'il y a, dans ces lignes, une allusion à une "résolution" de la Société Saint-Jean-Baptiste implorant grâce pour les collaborationnistes, entr'autres Maurras, l'un des saboteurs de l'unité française. Le mot "Charbonnier est maître en sa maison" fut, paraît-il, la réponse que fit à quelqu'un, lors

d'une réunion de journalistes, le ministre de France à Ottawa.

Or, il est certain que les procès intentés à quelques traîtres et collaborationnistes, en France, ne nous regardent pas. Quant à M. Beaudin, nous ne doutons pas de sa sincérité, mais nous nous étonnons beaucoup de voir l'organe du Bloc Populaire, celui-là même qui a combattu le plus ardemment notre participation à la délivrance de la France, se répandre en larmes d'attendrissement sur les malheurs de l'ancienne mère-patrie. "Pas un malheur qu'il n'ait partagé... pas un deuil qu'il n'ait pleuré..." Voilà ce que s'appelle "larmes de crocodile". De 1939 à 1945 inclusivement, l'organe en question n'a cessé d'affirmer, sous les formes les plus diverses, que nous n'avions aucun intérêt à défendre en cette guerre. La France gémissait alors sous la botte allemande. Pas un de ces tristes patriotes n'aurait levé la main pour la délivrer, au contraire! Ils sont en grande partie responsables de la désertion d'un nombre imposant de nos jeunes compatriotes. Après une attitude comme celle-là, il n'appartient nullement à l'*Action Nationale* de dicter à la justice française sa ligne de conduite. Laissons ce soin à ceux des nôtres qui ont été assez logiques pour risquer leur vie en débarquant sur les côtes de la Normandie.

Paul RIVERIN

Privations nécessaires

Ceux qui avaient cru que la fin de la guerre en Europe marquerait la fin du rationnement au Canada doivent être déçus. Nous avons aujourd'hui moins de sucre que nous n'en avons eu tant qu'a duré cette guerre. On nous annonce que, bientôt, la viande sera de nouveau rationnée. Les huiles alimentaires deviennent presque introuvables en magasin. Et il se trouve de bonnes âmes pour nous dire que ce n'est là que le commencement et que nous connaissons au cours de l'hiver prochain des privations plus grandes que toutes celles que nous avons subies par le passé.

Il ne faut évidemment pas croire ces prophètes de malheur et crier avec eux à la catastrophe prochaine. Le Canada, il ne faut pas l'oublier, est un pays d'abondance et nous ne sommes pas près de souffrir de la faim. Mais, cependant, il est certain qu'un rationnement sévère nous attend au cours des mois qui vont suivre.

Nous comprenons que la première réaction de gens accoutumés à puiser sans compter aux richesses presque inépuisables d'un pays jeune ne soit guère favorable à de nouvelles restrictions, surtout à présent que le Reich nazi, notre plus puissant ennemi, a été défait. Nous comprenons même que les Canadiens qui ne sont pas au courant de la situation internationale n'acceptent pas sans gémir de "se priver pour nourrir les autres". Mais nous sommes convaincus que, lorsqu'on aura clairement exposé la situation à nos gens, ils comprendront la nécessité d'un rationnement prolongé et s'appliquant à des denrées plus nombreuses, et l'accepteront de bonne grâce.

La vérité, c'est que la tâche que nous avons entreprise en Europe en y envoyant des soldats et du matériel de guerre n'est pas terminée et que, pour qu'elle le soit vraiment, les restrictions qu'on nous impose ou qu'on s'approprie à nous imposer sont aussi nécessaires que tous les sacrifices que nous avons consentis depuis le début de la guerre. Tous ces sacrifices passés pourraient même avoir été vains, si nous allions nous refuser à quelques privations qu'on nous demande encore.

De hauts fonctionnaires canadiens et américains qui ont récemment visité l'Europe libérée en sont revenus profondément troublés, épouvantés même, de la situation qui existe là-bas. Nous avons libéré nos alliés européens du joug nazi, mais nous ne les avons pas libérés de la misère née de la guerre. Loin de là, cette misère est même plus grande depuis la libération qu'elle ne l'était pendant l'occupation allemande. Nous ne pouvons mieux faire ici que de citer quelques faits mentionnés par Edgar Ansel Mowrer dans sa chronique internationale, reproduite dans le CANADA du 9 juillet:

Sans l'aide active des peuples de l'Europe occupée, les trois Grands n'auraient pu gagner la guerre.

La demi-destruction de ces peuples faisait partie du maître-plan de domination allemande de Hitler.

La libération a interrompu cette destruction. Mais, pour les peuples libérés, la première année de la libération a été pire, physiquement, que sous les Nazis. Bien qu'alliés, ils ont dû passer leur premier hiver sans chauffage, sans matières grasses d'aucune sorte, sans nourriture et vêtements convenables. Ils ont littéralement subsisté d'espoir.

Pendant une année complète de combat en Europe occidentale, ces alliés déjà dépourvus ont donné à nos armées plus de charbon et de nourriture qu'ils n'en recevaient de nous. Naturellement, ils s'attendaient à ce que la victoire leur apporte quelque soulagement.

Le fait terrible, c'est que le prochain hiver menace d'être pire que le dernier.

M. Mowrer conclut:

C'est à nous de prévenir cela. Si nous le voulons, nous pouvons, nous Américains, avec l'aide des Britanniques et des Canadiens, aider nos alliés à remonter la pente sans sacrifices substantiels pour nous-mêmes. Ils ont l'argent nécessaire pour payer ce dont ils ont besoin. Ils sont convaincus que nous pouvons les aider, si nous le voulons avec assez de force.

Le peuple canadien doit se rendre compte qu'il lui faut faire sa part pour soulager la misère de ses alliés d'Europe et les aider à remettre sur pied leur économie complètement désorganisée. C'est là un devoir d'humanité, et en même temps, il y va de son intérêt. On ne doit point se dissimuler à quelles extrémités l'excès de souffrances et de privations pourrait pousser les peuples affamés d'Europe. Nous n'avons pas livré sur ce continent une guerre dure et coûteuse pour nous voir menacés d'un nouveau conflit dans un avenir plus ou moins rapproché. Nous ne voulons pas, non plus, des soviets de Vladivostok à Calais. Le meilleur moyen d'éviter l'un et l'autre, c'est de soulager le plus tôt possible, et dans toute la mesure où nous le pourrions, la misère de nos alliés, et de hâter par notre aide leur retour à des conditions d'existence normales.

Une chose qu'un pays comme le Canada, dont l'économie est fondée en large partie sur son commerce d'exportation, ne doit pas oublier, c'est que ces nations d'Europe, livrées en ce moment aux affres de la faim et risquant de sombrer dans l'anarchie du désespoir, constituent pour lui un immense marché qu'il n'a pas les moyens de perdre. Notre prospérité future et l'emploi intégral de nos travailleurs dépendent pour une grande part du commerce que nous ferons avec l'Europe. Pour que ce commerce nous soit fructueux, il faut que nous puissions traiter avec une Europe qui aura retrouvé son équilibre économique. Et cela, une nation qui crève de faim ne saurait y parvenir.

Les privations que nous nous imposons ne sont que temporaires. Avec notre aide, les pays d'Europe auront rapidement repris le dessus et pourront vivre sans faire appel à nos sacrifices, mais en nous enrichissant au contraire. Mais, si nous allions nous refuser à des restrictions que nous jugeons trop sévères, ou même inutiles, nous pourrions, un jour qui n'est pas lointain, nous trouver dans une situation beaucoup plus pénible. Sans marchés extérieurs, nous pourrions bien connaître de nouveau le chômage qui a sévi au Canada durant de longues années, et notre population connaîtrait alors des privations qui n'auraient plus rien de volontaire, et qui ne serviraient en rien l'humanité.

Encore une fois, la situation du Canada n'a aujourd'hui rien de tragique. Nous pourrions souffrir de multiples inconvénients, de quelques privations même, mais nous sommes assurés de manger à notre faim alors même que la famine pourrait sévir ailleurs. Et ces privations, qui ne sont que temporaires, nous permettent, en même temps que de secourir des alliés dans le besoin, d'assurer notre prospérité future.

Emile-Charles HAMEL

DO-RÉ-MI

par Halina Izdebska

On m'a conté récemment une histoire tellement bizarre que j'en reste comme hallucinée.

Une vieille femme tombée malade se débattait dans ses accès de fièvre, pleurant, tentait de se lever pour aller, le plus vite possible... où? personne le savait; elle répétait: "I va mourir de faim!" "C'est-à pas pitié!" et une fois, sur le ton dont on appelle un chien: "Dorémi!"

Revenue à elle et interrogée par ceux qui l'entouraient, la vieille femme fit un récit invraisemblable. Le temps vint pour parler d'un secret qui lui pesait; aussi le principal coupable, parti pour l'étranger, ne lui faisait-il plus peur, maintenant qu'elle n'aurait plus de comptes à rendre qu'au bon Dieu.

Voici ce que révéla la vieille Monique à son fils dont la bonne figure épanouie n'arrivait pas à prendre l'air de circonstance; à sa lru aux gros bras nus et qui ressemblait à son mari par ce phénomène de mimétisme si étonnant chez des jeunes époux; à leur fils François, un petit garçon de 11 ans qui, avec ses lunettes d'écaillé, avait l'air le moins enfant des trois; enfin à son neveu dont la figure barbe paraissait bien drôle amputée de son éternelle pipe (il l'avait mise dans sa poche par égard pour la moribonde):

Le propriétaire d'une petite maison sise dans la banlieue, Monsieur R., s'est vu donner un enfant par une domestique si âgée qu'on ne pouvait pas la croire enceinte. Le nouveau-né s'avéra d'une laideur exceptionnelle, un véritable singe; et après le départ du médecin, Monsieur R. fit jurer à Monique, faisant vaguement office de sage-femme, qu'elle n'en parlerait à personne.

Au bout d'un mois, l'enfant disparut en même temps que la mère; mais si Monique n'a plus jamais entendu parler de la vieille domestique, l'enfant (si l'on pouvait appeler ainsi ce petit monstre) continua à recevoir ses soins. Seulement, il était maintenant relégué (la vieille femme eut un hoquet effroyable, et plusieurs minutes se passèrent avant qu'elle pût continuer) dans la cave de la maison de son père.

Il grandissait, devenait même démesurément haut, bien que d'une maigreur qui faisait peine à voir, tout couvert de poil fauve; il la reconnaissait, et lorsqu'elle venait lui apporter à manger, courait au devant d'elle avec une sorte de rugissement joyeux.

Elle essayait quelquefois d'apitoyer son père sur le sort du petit; mais il le prenait de haut: De quoi se mêlait-elle? Quant au singe, encore heureux qu'on ne l'eût étranglé à sa naissance!

Alors elle songea à adoucir son existence dans la mesure du possible et aussi à le sauver plus tard, quand il lui faudrait quitter cette vie de misère: elle se demandait si elle ne pourrait le baptiser, comme on baptise, pour ne pas le vouer à la perdition, un nouveau-né qui se meurt. Mais elle avait peur de commettre un péché: baptiser-on une bête, un singe? Et il n'avait décidément rien d'humain.

Cependant, elle lui trouva un nom; un nom ni humain ni animal et que Dieu lui-même avait dû lui souffler, pensa-t-elle: "Dorémi".

"Dorémi!" appelait-elle en descendant les quelques marches qui menaient à la cave; et il accourait aussitôt, tout nu, joyeux et horrible à voir.

Une fois (elle le croyait muet, et il est difficile de décrire l'impression que cela lui produisit) il prononça lui-même: "Do-ré-mi!" en voyant qu'elle approchait sans l'appeler; et, depuis, assez souvent, pour l'accueillir ou la distraire, il répétait, comme un enfant qui revient à son jouet préféré (mais quel enfant misérable et grotesque): "Do-ré-mi!"

Depuis qu'elle est malade, il est abandonné à son sort, sans nourriture, sans ces soins les plus élémentaires dont elle se chargeait par pure humanité; car il s'en moquait joliment, son monstre de père!

"Faut y aller!" murmurait la vieille femme en joignant les mains qui avaient tant peiné dans la vie et qui, depuis quelques jours, étaient devenues maigres, pâles et presque plus petites, spiritualisées soudain, comme si elles n'existaient plus que pour prier et pour bénir. Et elle leur dit où aller et comment trouver les clés nécessaires.

Alors ceux qui l'entouraient, après avoir échangé quelques mots à voix basse, passèrent dans la petite pièce à côté pour délibérer. Il fut décidé qu'Anna resterait pour veiller sa belle-mère et que Pierre, avec son fils et son cousin, iraient se rendre compte sur place.

"Toi, par exemple, tu iras seul prévenir le commissaire, déclara Pierre à son fils; nous autres, on va vous attendre dans le bistro en face. Tu prendras bien quelque chose, Lucien, pour te remonter les esprits?"

Un quart d'heure plus tard, ils se dirigeaient vers la maison indiquée par la vieille Monique; le commissaire du quartier, large d'épaules et haut en couleurs, les accompagnait.

Quand ils eurent tourné la clef et ouvert la porte de la cave, une odeur effroyable — de moisi, d'excréments et de mort — les fit reculer. Puis le commissaire sortit sa lampe de poche et se risqua le premier dans le souterrain, tâtant le sol du pied avant de faire un pas. Lucien le suivit. Pierre, roulant les gros yeux, s'attarda un instant pour recommander à son fils de les attendre dehors; mais l'enfant avança dès que son père eut le dos tourné: il avait trop envie de voir accourir cet homme-singe, tout nu et prononçant peut-être son nom baroque "Do-ré-mi!"

Cependant, rien ne bougea dans l'espace sombre, faiblement éclairé par une lampe de poche; seul, un grognement indistinct se fit entendre.

Le commissaire dirigea vivement la lumière de ce côté-là; et les nouveaux arrivés virent confusément un corps velu qui leur parut étrangement long, et dans un visage qui effectivement n'avait rien d'humain, deux yeux fiévreux qui les fixaient sans les voir.

Et, tout d'un coup, un cri bizarre qui, ayant commencé sur une seule note, semblait ne devoir jamais finir, éclata dans l'obscurité.

C'était le petit François dont les nerfs étaient à bout, qui, s'en rendant à peine compte lui-même, pleurait et riait à la fois, mourait de peur et trépanait d'aise devant ce cauchemar relâché.

Pendant un long instant, il n'y eut dans cet endroit plein d'immondices et d'horreur que le halètement d'un malade et le cri monstrueux d'un enfant.

À l'hôpital, Dorémi fut placé dans une pièce à part, sans porte, il est vrai, mais séparée quand même par une cloison de la salle commune. Il s'agissait moins de ménager ses yeux qui, accoutumés à l'obscurité complète de la cave, supportaient difficilement la lumière crue de la grande salle, que de soustraire le malheureux à la curiosité malveillante des autres malades.

Quand le petit François venait le voir, quand il lui disait bonjour et s'installait bien sagement sur une chaise près de son lit, Dorémi semblait ne pas le voir. Cependant, le garçonnet ne capitulait pas. Avec une patience dont seraient incapables la plupart de ses aînés, il lui expliquait:

"Toi, tu t'appelles Do-ré-mi. Tu comprends? Moi, je suis François. Tu es dans un hôpital. Tu vois bien? L'hôpital c'est l'endroit où l'on va quand on est malade. Toi, tu es malade (il fermait les yeux, jouait la lassitude, illustrait par sa mimique le mot "malade")."

Il touchait les barres de fer du lit et reprenait:

"Qu'est-ce que tu dois faire avec ceux qui te soignent, qui sont bons pour toi, qui t'aident à guérir? Tu dois les aimer. Répète: allez, répète: Aimer!"

Et, bien que le malade ne répétait rien du tout, le garçonnet jugea possible d'entendre sa leçon aux choses du dehors:

"Tu vois (il soulevait les oreillers du malade et dirigeait sa tête du côté de la fenêtre)? Il y a là des autos — des voitures qui marchent toutes seules — des autos. Tu ne voudrais pas répéter tout ce que je t'apprends? Et à côté on parle par téléphone. Tu comprends? Le docteur parle à une personne qui est bien loin de lui, et elle l'entend!"

Mais Dorémi, s'il pouvait comprendre tout ce que François lui enseignait, serait moins étonné peut-être par les voitures qui marchent toutes seules que par celles conduites par un cheval — un cheval, être dont il n'avait jamais pressenti l'extraordinaire existence durant les dix-huit années de sa vie — et l'idée d'un téléphone le dépasserait trop pour ne pas l'intéresser moins qu'une simple conversation entre deux personnes présentes — le médecin et l'infirmière — par exemple — qui émettent, à tour de rôle, des sons, ayant un sens immédiatement saisissable pour les autres!

Ah! Toutes les découvertes qu'il avait faites sans le secours de François! Depuis la première, si étonnante: qu'on est beaucoup, qu'il

n'y a pas que lui et la vieille Monique au monde, comme il avait tout lieu de le supposer! Jusqu'à une dernière découverte exquise...

L'infirmière s'approcha du lit; sa figure à bandeaux était douce et fanée. Elle demanda à François:

"Tu n'as pas peur de le fatiguer, mon petit?"

Et elle posa la main sur le front moite du malade.

Alors François vit une chose extraordinaire: la figure de Dorémi, couleur de terre glaise, s'humanisa sous ses yeux, devint presque heureuse et presque tendre, comme le jour où François lui avait montré le soleil couchant et la beauté du ciel embrasé au-dessus de la rue...

Car la découverte la plus merveilleuse que Dorémi eut faite c'était ce sentiment inconnu qui lui dilatait le coeur lorsqu'il voyait approcher l'infirmière aux mains tièdes, et qui souriait.

Jamais on ne lui avait souri. Monique ne l'abordait jamais qu'en ronchonnant, d'autant plus bourru peut-être qu'elle éprouvait plus de pitié pour lui et d'indignation contre son père. Après, à l'hôpital, les autres malades, les médecins, les étudiants ne le regardaient qu'avec répulsion ou encore avec de la curiosité qui lui semblait aiguë et froide. Il n'avait connu, même tout petit, l'adoration d'une mère ou la tendresse d'une nourrice.

Mais Soeur Agnès lui souriait, et dans chacun de ses sourires jouait un rayon de soleil.

La vie devenait délicieuse, jamais pressentie. Les heures où il était seul n'étaient plus que des instants d'attente pleine de ferveur ou des instants de souvenir doux comme du miel.

Soeur Agnès ne manquait pas d'être émue par ces yeux pleins d'adoration muette, par cet amour humble de bête qui sanctifiait sa tâche. Elle aimait lui donner à boire, soulever ses oreillers, rectifier ses couvertures qui avaient glissé. En le voyant ainsi retranché de l'humanité, elle se retrouvait un peu en lui, elle qui, après avoir tant pleuré, avait renoncé dans la vie à toutes les joies sauf celles du dévouement.

Elle avait trouvé la paix dans cet hôpital, aussi exempt de toute agitation — sinon de toute souffrance — que le serait un cimetière de vivants. Quand elle portait une tasse aux lèvres d'un malade, quand elle allumait la veilleuse pour la nuit ou, le matin, ouvrait la fenêtre, ses gestes étaient d'une précision merveilleuse; il semblait vraiment que tous ces soins avaient trouvé là leur expression parfaite. Tous les yeux dans la salle s'attachaient alors à cette douce main qui étanchait la soif, réglait la lumière, donnait à chacun sa ration d'air pur.

Car tous les malades aimaient Soeur Agnès, chacun avec son coeur différent des autres et selon sa capacité d'aimer. Aussi la prédilection

qu'elle semblait montrer au pauvre Dorémi fut-elle vite remarquée et commentée, créa-t-elle bien des rancunes et bien des peines.

À sa prochaine visite, le petit François, portant gauchement devant lui le paquet d'oranges que sa mère lui avait donné pour Dorémi, traversait la salle dont la porte s'ouvrait et se refermait plus souvent que d'habitude.

Il était dimanche. Sur les lits alignés, les figures pâles avaient un regard de fête. Une jeune fille assise sur une chaise, la figure cachée dans l'oreiller, murmurait quelque chose à l'oreille d'un malade tout jeune encore qui l'écoutait en souriant et en hochant la tête. Près d'un autre lit, un petit enfant dans les bras de sa mère criait désespérément, en regardant son père qui tentait de lui sourire et qui, secoué par des quintes de toux, parlait de sa guérison prochaine.

"Aujourd'hui, se disait François, j'apprendrai à Dorémi qui si des fois il voit des étoiles par la fenêtre, ce sont des mondes, comme la terre. J'en connais un qui va être étonné! Et puis, si Soeur Agnès le permet, j'essaierai de lui apprendre son alphabet."

Mais arrivé au bout de la salle, là où commençait la petite pièce de Dorémi, il eut un choc au coeur avant même d'avoir compris. Le lit de Dorémi était vide.

"Hé, petit!" l'appela quelqu'un.

François se retourna. Derrière lui, un malade hirsute et hilare lui faisait signe d'approcher.

"Il n'est pas là, hein, ton bel ami?" ricana-t-il. "C'est qu'on l'a emporté cette nuit, les pieds en avant. Cela m'étonnerait qu'on te le fasse voir. Tu ne l'attendais pas à celle-là, hein?"

François restait là, regardant cet homme secoué par un rire silencieux. Les oranges dont Dorémi était si friand, lui semblèrent plus lourdes.

Mais des pas rapides s'approchèrent: Soeur Agnès parut. Sans un mot, elle l'entraîna dans la pièce vide. C'est là seulement qu'elle lui dit, en baissant la voix malgré elle:

"Il est mort."

Dorémi était mort, et il y avait tant de découvertes qu'il n'avait pas encore faites sur la terre, ne fût-ce que l'alphabet, la musique, et le baiser.

"Il est mort", répéta Soeur Agnès, et des larmes coulèrent de ses yeux, une à une, puis plus rapides et plus fréquentes. François, gêné, détourna la tête.

Devait-elle dire à cet enfant que Dorémi avait eu en mourant des réflexes d'être humain, qu'il lui avait saisi la main, comme fait presque tout homme qui, sentant qu'il s'en va, s'accroche ainsi, de toutes ses forces, à un vivant; qu'il avait eu un soupir et, soudain, une sorte de sanglot; que ses yeux révilés semblaient à la recherche d'un monde meilleur...

Une chose cependant, elle ne l'eût dite à personne: lui qu'elle croyait muet comme un animal, à la dernière minute, avant de retomber dans le silence pour l'éternité (mais n'était-ce pas une illusion de la pauvre soeur?), avait prononcé distinctement le mot "A-mée".

Pieux doigté

Cité dans la "Catéchèse des 6e et 9e commandements de Dieu", de l'abbé Victorin Germain:

Une fille ou une femme bien chrétienne et bien pure ne se laissera toucher ni au visage, ni au cou, ni au bras par qui que ce soit, soit cousin, soit beau-frère, soit frère, soit compagne ou parente; à bon entendeur demi-mot.

(P. Lejeune)

"Suggestif au possible!" concluraient Berthelot Brunet...

Pour venir en aide aux fermiers

Les projets qu'on est en train d'élaborer pour le développement de l'après-guerre embrasseront sans nul doute tous les éléments de la population canadienne. Les fermiers, par exemple, ne seront pas oubliés.

Dès que la Bell Telephone Company pourra de nouveau se procurer en nombre suffisant des employés et des matériaux, elle se propose de dépenser, au cours d'une période de trois à cinq ans, presque dix millions de dollars pour assurer un service de téléphone rural à quelque 20,000 nouveaux foyers de la campagne, dans le Québec et l'Ontario.

On fait actuellement des enquêtes détaillées afin de savoir quelle idée d'un service de téléphone se font les gens de la campagne et quels sont leurs besoins. On pourra plus tard, en se servant de cette base solide, entreprendre la réalisation de projets de plus grande envergure.



Il dévoila la doctrine de l'Attraction universelle

Isaac Newton (1642-1727) était encore enfant lorsqu'il construisit une horloge, une voiture mécanique et qu'il rêvait de voler dans les cieux. L'un des plus brillants mathématiciens de tous les temps, il découvrit la formule du binôme qui porte son nom ainsi que les éléments du calcul différentiel et du calcul intégral. Il étudia la mécanique céleste, fit des expériences sur l'optique et la couleur, et exécuta de ses propres mains un télescope à réflexion. Remarquante une pomme qui tombait d'un arbre dans le jardin de sa mère, il se mit à méditer sur la force d'attraction mutuelle de deux corps et élaborer de cette façon la théorie que la loi de l'attraction s'applique à tout l'univers.

Tout comme la chute d'une pomme suggéra à Newton une forme de recherches qui eurent des résultats, retentissants, ainsi des incidents comme un engrenage brisé, une plaque à meulage usée ou une plaque chauffante brûlée ont poussé les techniciens industriels à faire des recherches qui ont épargné des milliers de dollars aux usagers de produits très divers. Les recherches sur le Nickel ont aidé l'industrie à mettre au point des procédés nombreux qui ont permis de diminuer les dépenses, grâce à l'emploi du Nickel et de ses alliages. Cela signifie qu'il a été possible d'augmenter la production et la vente du Nickel produit dans les mines canadiennes.

Aujourd'hui, comme après la première Guerre Mondiale, l'International Nickel poursuit ses efforts dans le domaine des recherches afin de trouver de nouveaux usages et de nouveaux débouchés pour le Nickel Canadien.

Les renseignements que l'International Nickel a accumulés au cours d'années de recherches embrassant tous les métaux sont disponibles à tous les ingénieurs, dessinateurs et métallurgistes canadiens en tout temps.

Ainsi donc, la science et l'industrie, travaillant ensemble, intensifient les usages que l'on peut faire du Nickel Canadien afin que le Canada en bénéficie encore plus grandement.

LE PROGRÈS PAR LES RECHERCHES

Nickel Canadien



THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED, 25 KING STREET WEST, TORONTO

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

La publication du carnet de Goering, sans être en soi un fait d'actualité, est cependant d'une importance réelle, particulièrement à la veille ou pendant la conférence des Grandes Puissances. Ces documents révèlent ce que les adversaires du nazisme et du fascisme avaient toujours soutenu: ni l'Allemagne ni l'Italie n'étaient en mesure de faire la guerre à l'Europe même désarmée, lors de l'historique entrevue de Munich.

Ce gigantesque bluff ne réussit que parce qu'il fut appuyé par une gigantesque trahison et, malgré tous les préparatifs entamés par le Reich depuis 1920, la force réelle de l'Allemagne était négligeable. Une intervention française, lors de la réoccupation de la Rhénanie, en 1936, aurait provoqué l'écroulement du régime hitlérien. Mais Flandin était premier ministre à ce moment et Pétain travaillait dans la coulisse.

Il eût donc suffi d'un geste pour prévenir la guerre mondiale numéro II. On ne le fit pas, tellement certains propagandistes avaient su instiller dans l'esprit des dirigeants des principaux pays la terreur des armes allemandes. Un autre groupe tenait aussi à la création d'une puissance germanique restaurée. C'était le camp des réactionnaires qui préparaient une guerre contre la Russie. Le tout avec les bénédictions de Rome, comme pour l'affaire d'Éthiopie et d'Espagne.

On ne pourra parler en connaissance de cause de ce grand drame de 1938 que lorsqu'on aura passé à travers tout le carnet. Il est certain que les autorités ne laissent publier que certains passages. Beaucoup d'autres ont été supprimés, de crainte de compromettre des personnages haut placés. Mais, dans l'ensemble, on commence à avoir confirmation officielle de ce que les "non-fascistes" disaient à l'époque: "C'est un bluff, doublé d'une trahison. C'est la guerre mondiale à brève échéance."

C'est à la lumière de ces faits que le carnet de Goering offre une valeur historique d'actualité.

Les autres faits qui méritent mention sont assez nombreux, encore que d'importance inégale. La guerre continue en Extrême-Orient et l'on a quitté la période des bas pour arriver à celle des hauts. Malgré des destructions de plus en plus nombreuses de navires de guerre américains par les équipes japonaises de suicide, on peut dire avec confiance que la position est maintenant telle que ce n'est plus qu'une question de jours avant que les troupes alliées ne débarquent en territoire chinois. De plus, la conquête des pétroles de Bornéo est de toute première importance pour la conduite de la guerre.

Un autre fait de premier ordre est la sorte d'ultimatum envoyé par la Russie au gouvernement turc. Viennent ensuite les questions du ravitaillement de l'Europe, des restrictions nouvelles imposées au Canada.

Enfin, "last but not least", la question constitutionnelle en France.

Conférence intra-nationale

C'est le nom qui me semble convenir pour qualifier la conférence qui doit se tenir entre le fédéral et les provinces du Canada.

Ces conversations seront d'importance si, toutefois, des manoeuvres peu avouables ne les font pas échouer, comme en 1941.

Il y a énormément de questions à examiner, à résoudre, au Canada. Un jour ou l'autre, il faudra examiner à nouveau la question constitutionnelle, qu'on le veuille ou non. Entre temps, les problèmes internationaux se greffent, sans conteste, sur toute la structure du pays.

Il y a les finances du pays, d'abord, la grande question ouvrière, ensuite, et enfin le problème de l'emploi, à considérer.

Pour être en partie solidaires de la situation mondiale au lendemain de la guerre, toutes ces questions s'en sont pas moins des problèmes nationaux pressants. Il est regrettable que les conversations essentielles ne commencent pas immédiatement. Le Parlement ne se réunira que le 23 août. La première séance de la conférence aura lieu le 6 du même mois, ce qui signifie qu'elle sera pour la forme. Après la réunion de la Chambre seulement, on pourra commencer à discuter sérieusement. Comme on aura à envisager le côté constitutionnel, il faudra beaucoup de modération, de largeur de vues, de tolérance pour arriver à un résultat tangible dans des délais acceptables.

Différend russo-turc

Il semble dit que l'Europe restera encore longtemps affligée par cette éternelle question d'Orient, cette insoluble question des Détroits.

Aussi longtemps que Kémal tint les rênes du gouvernement turc, il y avait une entente russo-turque qui fonctionna assez bien dans son ensemble. Mais les successeurs du Ghazi n'ont pas son envergure et ils l'ont bien montré pendant la guerre. Leur prudence fut une erreur, peut-être plus qu'une erreur. Toujours est-il que la question des Détroits, que l'on espérait voir se résoudre par consentement mutuel, cette question, dis-je, rebondit et d'une façon qui ne fait rien présager de bon pour l'avenir. Il y a certainement de la faute de la Russie dans toute cette affaire, mais il est certain qu'il y a encore plus de la faute de la Turquie. Les Russes ont présenté des demandes, probablement inacceptables au monde entier, en ce qui concerne les Détroits proprement dits. Il est difficile de croire que les Puissances, sans parler de la Turquie, accepteront la thèse moscovite de l'interdiction de passage aux flottes du monde entier, sauf à la flotte russe. De deux choses l'une: ou bien on conservera le statu quo, ou bien il faudra internationaliser complètement les Dardanelles.

La révision du Traité de Lausanne ne soulève pas d'objections. La rectification de la frontière de la Thrace, probablement au profit de la Bulgarie, en soulèvera certainement. D'autre part, la question du vilayet de Kars, dans l'Arménie, est indéfinissable. Ce district important du Caucase fut saisi en 1918 par les Turcs. Actuellement, la Russie demande restitution. Sur ce point, la thèse moscovite est assez défendable. Avec quelques réserves pourtant. La position russe à l'égard de la Turquie provient visiblement du désir des Soviétiques de s'établir stratégiquement dans le Proche-Orient afin de pouvoir jouer le rôle désiré de nouveaux protecteurs de l'Islam. Ce qui entre nous ne manque pas de sel. Il y a aussi la question des pétroles. Mais, ça, c'est une autre histoire, comme dirait Kipling.

La question de Berlin

L'occupation tripartite de l'ancienne capitale du Reich a provoqué récemment quelques incidents. Dans l'ensemble, ils n'avaient pas grande importance. Mais ils ont été démesurément grossis par la presse toujours à l'affût d'un sujet de dissension

entre Alliés. Les zones sont maintenant entièrement délimitées, le ravitaillement, quoique délicat, n'offre pas de difficultés majeures et il ne reste pour ainsi dire plus qu'à régler d'une façon satisfaisante pour tous — ce sera difficile — la liberté pour les journalistes d'enquêter normalement et de faire leurs rapports.

Plus importantes que les dissensions inévitables qui peuvent éclater entre Alliés et Russes au sujet du traitement à infliger à l'Allemagne, sont les mesures prises par les autorités anglo-américaines envers ces gigantesques organisations ennemies, particulièrement du cartel chimique.

On assiste à la liquidation progressive de cette branche essentielle de l'industrie de guerre: l'industrie chimique.

Il ne s'agit nullement de détruire le cartel international. Il fonctionne parfaitement. C'est le cartel allemand, le cartel ennemi qu'il faut abattre, parce qu'il s'est révélé beaucoup plus dangereux qu'utile, au point de vue mondial. C'est aussi une façon d'obtenir des réparations de la part de l'Allemagne. A cet égard, on ne peut qu'applaudir aux mesures prises. Il était temps de se payer sur la bête.

Déclarations de Niemöller

Le pasteur Martin Niemöller, qui vient d'être enfin libéré après avoir passé huit ans en prison ou derrière des barbelés, dont quatre années d'isolement en cellule, pour avoir résisté à Hitler, a fait à Dorothy Thompson les déclarations suivantes, reproduites par "Observer" de Londres:

"Le peuple allemand est entièrement à la dérive, dit-il. Les Allemands ont perdu confiance en tout. Toutes leurs croyances politiques, sociales, idéologiques, ont été trahies. Tous leurs chefs, dans le domaine politique, économique, intellectuel, militaire, et même les érudits et les grandes institutions scientifiques se sont agenouillés devant Hitler; et la Reichswehr, qui avait semblé, autrefois, représenter une sorte de morale de l'État, a rejeté ou assassiné ses chefs les plus capables, pour plaire à Hitler. Il ne reste littéralement rien dans la vie allemande qui ne soit corrompu et compromis. Il est insensé de croire qu'une Allemagne démocratique va apparaître dans un proche avenir. L'Allemagne doit être gouvernée par les vainqueurs. Autrement, il n'y a plus qu'un absurde massacre en masse, finissant dans le chaos, la désintégration et le désespoir.

"A mon avis, une seule institution n'a jamais entièrement perdu la foi, et, quoique sans résultats pratiques, a gardé vivants dans la population le souvenir d'une moralité et un espoir en un monde meilleur. C'est l'Eglise chrétienne. La crise en Allemagne fut morale et spirituelle et l'Allemagne doit être rebâtie sur des fondations morales et spirituelles, car c'est par elles que l'écroulement a commencé.

"Au temps d'Hitler, des milliers d'Allemands ont découvert de nouveau ce que signifie la religion. La foi a dépassé les diverses confessions. Je suis allé moi-même en pèlerinage, en 1937, vers l'évêque catholique von Galen, de Munster, pour lui tendre la main et pour lire ses lettres pastorales du haut de ma chaire. Voilà une chose qui ne s'était jamais produite dans l'Allemagne protestante. La proportion des ministres du culte qui ont rendu témoignage pour Dieu contre Hitler a été plus grande que dans n'importe quel groupement politique. Elle comprenait des princes de l'Eglise, comme l'abbé Melten, Supérieur du plus grand monastère bénédictin de Bavière, et de simples curés et prêtres. Je suis persuadé que le peuple allemand a une faim spirituelle inapaisée de justice et de vérité. C'est la seule force positive que je discerne.

Ravitaillement et restrictions

Il est hors de doute que si l'on ne veut pas laisser éclater la révolution de la faim en Europe, il faut ravitailler au plus vite le continent dévasté. La question est assez délicate. D'une part, les Etats souverains ne sauraient voir d'un bon oeil qu'un organisme, fût-ce la Croix-Rouge, assumât pour ainsi dire le monopole des vivres en pays libérés, parce que toute distribution de ce genre se double infailliblement d'une action politique qui n'est pas à l'abri de tout reproche. D'autre part, les Grandes Puissances qui vont faire les frais du ravitaillement ont le droit d'exiger que les distributions soient faites impartialement. Et quand on connaît l'état d'esprit qui règne en Europe, on est en droit d'avoir quelques doutes, particulièrement en certains pays où les passions politiques sont encore trop vives pour permettre une juste appréciation des droits et des devoirs de chacun.

Ce ravitaillement implique de nouvelles restrictions en pays alliés, plus particulièrement au Canada qui, jusqu'ici, avait été privilégié. On pourrait même dire hautement privilégié.

Il n'y a pas lieu de protester inutilement contre les mesures gouvernementales. Encore moins de récriminer. Mais on est en droit de demander que les autorités prennent cette fois des précautions sérieuses contre le marché noir qui n'existe, le fait est reconnu, que par la grâce de l'Etat, c'est-à-dire par la négligence de fonctionnaires préposés au service de répression. Quand nous disons négligence, c'est par pure charité.

Il est aussi facile de prévenir un marché noir, dans un pays comme le nôtre, que de régler les échanges ou les exportations de fonds vers l'étranger. Il n'y a qu'une question d'organisation. Etant donné le nombre de fonctionnaires, on ne devrait pas rencontrer de difficultés à l'établissement d'un système, sinon parfait, du moins pratique et efficace, pour ne pas soulever des protestations aussi vives que justifiées.

Une nouvelle constitution?

Il est parfaitement idiot de dire, comme le fait l'aimable Sauriol du "Devoir", que le désarroi politique et social règne en France, parce que le pays cherche, au lendemain de sa libération, une formule politique stable, acceptable à tous, et non pas seulement à un petit groupe infodé à quelques intérêts ou quelques influences politiques.

Somme toute, la question qui se pose en France à l'heure actuelle est simplement d'ordre constitutionnel. Va-t-on rester sous le régime des deux Chambres, de 1875, ou va-t-on en venir au système

Conversation de Table

Développement de l'Art Culinaire

CHAPITRE IV — No 33

par Louis P. De Gouv

La praline française, bien indifférente de celle des Créoles de la Nouvelle Orléans, fut nommée ainsi en l'honneur de César du Plessis-Praslin, diplomate français qui plus tard fut fait duc, et qui serait le créateur de ce fameux bonbon.

Manuel alimentaire des plantes tant indigènes qu'exotiques par Buc'hoz, médecin du feu roi de Pologne, publié à Paris en 1771 et qui contient des recettes de cuisine mêlées à des anecdotes botaniques et des anecdotes de table.

A propos de la cuillère et de la fourchette. — En Angleterre, en 1810, on regardait comme une des manies du voyageur Thomas Coryat d'avoir apporté d'Italie l'usage de meubles aussi utiles. Cependant, en ayant reconnu plus tard l'utilité, l'usage s'en introduisit peu à peu parmi les riches; le peuple, à leur imitation, se servit de cuillères et fourchettes de bois, leur fragilité fit employer depuis le fer, l'étain, l'argent et l'or. Un jour, dans un grand dîner, un prince voulant embarrasser un médecin de ses amis, qu'il avait invité et à qui il avait défendu qu'on servit une cuillère, lui adresse en se mettant à table ces paroles: "C... qui ne mange pas de soupe!" Le médecin qui vit bien que c'était une farce qu'on voulait lui faire, prit son pain, le creusa, mit sa fourchette dedans et s'en servit comme d'une cuillère pour manger sa soupe; puis après s'être sorti d'embaras de cette manière, il voulut à son tour embarrasser le prince et ses amis qui s'étaient déjà apprêtés à rire à ses dépens. Il prit donc le pain qui lui avait servi de cuillère l'avalait et dit: "C... qui ne mange pas sa cuillère..."

Fanchonnettes. — Entremets de pâtisseries dont nous empruntons les principales formules à l'auteur des Mémoires de la Marquise de Créqui, bien sûrs que nous ne trouverions point ailleurs un gourmet plus familier avec toutes les châtiments du dernier siècle et toutes les friandises de celui-ci.

Fanchonnettes à la vanille. — Faites infuser une gousse de bonne vanille dans 3 verres de lait, et laissez-la mijoter sur le coin d'un petit fourneau pendant 10 minutes.

Fanchonnettes à la vanille. — Entremets de pâtisseries dont nous empruntons les principales formules à l'auteur des Mémoires de la Marquise de Créqui, bien sûrs que nous ne trouverions point ailleurs un gourmet plus familier avec toutes les châtiments du dernier siècle et toutes les friandises de celui-ci.

Fanchonnettes à la vanille. — Faites infuser une gousse de bonne vanille dans 3 verres de lait, et laissez-la mijoter sur le coin d'un petit fourneau pendant 10 minutes.

unicaméral? Dans ce dernier cas, il faudra reviser la Constitution. Pour régler le problème, on élira le 14 octobre une Assemblée Nationale, qui présentera un rapport à la nation. Celle-ci l'acceptera ou la rejettera dans un référendum. On pourra ainsi peut-être continuer, sans trop de heurts, avec le système des deux Chambres. Si la décision populaire est contre, une autre Constituante préparera un projet unicaméral, à accepter ou à rejeter lui aussi, par un référendum.

Quand on a passé par un escamotage, comme celui de Vichy, il n'y a pas lieu de parler de chaos pour une affaire qui, pour importante qu'elle paraisse et qu'elle soit, est en elle-même simple et naturelle.

On trouve dans les colonnes de Sauriol des déclarations absolument gratuites, par exemple que le collaborateur principal de de Gaulle, Gaston Palewski, est pro-russe. Ce qui est juste le contraire de la vérité. Il s'agit sans doute de préparer les lecteurs du "Devoir" au retour à l'école laïque qui sera certainement exigée par la grande majorité de la population. Si l'on peut dire que l'opinion publique a été manoeuvrée, cela éviterait des explications embarrassantes à beaucoup d'égards.

Sauriol représente la France comme violemment anti-anglaise, ce qui est encore inexact.

Les élections britanniques

Ce ne sera que dans une bonne quinzaine que l'on connaîtra le résultat des élections parlementaires britanniques. On veut avoir le vote des soldats à l'étranger, vote que les conservateurs espèrent être en leur faveur. Pourtant, le nombre des troupes britanniques stationnées en dehors du territoire métro-

SUR TROIS LIVRES EXCELLENTS

Il est bien entendu que l'avenir appartient, qu'on le veuille ou non, à la technique et à la science. Sur ce continent, tout particulièrement. Il est donc essentiel que l'on commence à s'occuper sérieusement d'écrire des traités solides, clairs, dans lesquels la jeunesse pourra trouver sa nourriture intellectuelle, sans pour cela être obligée d'avoir un cerveau de mathématicien avancé.

Le hasard a mis sous ma main trois excellents volumes: un traité d'algèbre, un volume d'exercices avec leurs solutions et une pratique des calculs numériques fort utile à tous. Le tout par Robert Stock, que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que je félicite néanmoins.

Il nous a été donné trop souvent d'avoir à passer à travers quelque recueil plein d'insanités, pour ne pas savoir apprécier à sa juste valeur un ouvrage fort bien équilibré.

Le traité d'algèbre est assez poussé pour arriver à l'analytique, ou tout au moins à ses notions, et aux intégrales.

Je me suis amusé à parcourir les chapitres consacrés au calcul des dérivées que j'ai trouvés très clairs et à la portée de toutes les intelligences moyennes, bien que le sujet ne soit pas si facile qu'il le paraît.

Il n'y a pas lieu de parler des exercices et des solutions, mais j'aime appuyer sur l'excellente présentation des calculs numériques qui sont poussés assez loin.

Je ne veux pas terminer ces quelques lignes sans signaler la collaboration d'Ernest Dastous, S.J., au cours d'algèbre plus haut nommé.

En somme, trois volumes extrêmement utiles, non seulement pour les commençants mais aussi pour ceux qui désirent se rafraîchir la mémoire et ne pas oublier complètement les mathématiques de leur jeunesse.

A. R. BOWMAN

Italie savent que la plus grande injure que l'on puisse faire aux Milanais est de leur montrer le bout du pouce serré entre deux doigts, ce qui s'appelle faire la figure; cette aversion pour la figure vient d'un fait que Rabelais rapporte de la façon suivante:

"...Les Milanais, s'étant révoltés contre Frédéric, avaient chassé de leur ville l'impératrice, son épouse, qu'ils avaient fait monter sur une vieille mule, le visage tourné vers la queue.

"Frédéric, vainqueur à son tour, après avoir fait les rebelles prisonniers, imagina de faire placer par le bourreau une lique sous la queue de cette même mule, et d'exiger que chacun des vaincus Ten tirât, ja présentât au bourreau en disant: Ecco il fioc! puis la remit en place; le tout sous peine d'être pendu.

"Plusieurs aimèrent mieux périr

que de se soumettre à une semblable humiliation, mais la crainte de la mort y détermina le plus grand nombre. De là la fureur des Milanais quand on leur fait la figure."

Louis P. de GOUV
(A suivre)

Ancien combattant élu président d'un club "Quart de Siècle"



M. PATRICK O'BRIEN vient d'être élu président du "Quarter Century Club" de National Breweries Limited pour le terme 1945-46. Le conseil comprend en outre M. Armand Favreau, vice-président et Edward Bermingham, secrétaire.

M. O'Brien qui est chronométrier aux Ateliers et au département du transport, entra au service de la Compagnie en mai 1914 comme chauffeur de camion. En 1915 il s'enrôlait dans le Régiment des Black Watch du Canada et combattit en France pendant trois ans. Il revint au Canada en 1918. Il est maintenant sergent dans le 2e bataillon de réserve des Canadian Grenadiers Guards. Ancien président du chapitre de Montréal de l'Association des Amputés de la Grande Guerre, il représenta aussi le Québec auprès du Commandement du Dominion de cette Association. M. O'Brien est un ancien président de l'Association des employés de National Breweries; il est actuellement président du Comité Central de représentants d'employés de cette Compagnie.

N'EST-CE PAS LA VÉRITÉ ? Par Ti-Jos

J'AI LOUÉ LA CHAMBRE D'AMI, MAIS FERNANDE !

ELLE NE NOUS SERVAIT PAS !

AS-TU BESOIN DE CET ARGENT ?

IL ME SERVIRA, MAIS CE N'ÉTAIT PAS LA MAISON ALORS QUOI DONC ?

ET MA NOUVELLE LOCATAIRE ÉTAIT SI CONTENTE DE L'OBTENIR, J'AI REGRETTÉ DE NE PAS L'AVOIR LOUÉE PLUS TÔT.

CHAMBRE À LOUER ? Le problème du logement est encore très grave. Tout espace vide dans votre maison est instamment requis. L'Office du Logement accueillera votre offre. Et vous pouvez faire quelques dollars en louant cette chambre inoccupée à quelqu'un sans logis.

JOHN LABATT LIMITED
London Canada

En causant avec...

Paul V. Beaulieu

Nous trouvant en face de Paul-V. Beaulieu, récemment revenu de Paris où il a été interné pendant toute l'occupation allemande...

Paul-V. Beaulieu est arrivé en France en 1938. Il s'est adapté assez vite à Paris. Il avait — et il a d'ailleurs encore — son atelier à Montparnasse.

Beaulieu avait fait ses premières études aux Beaux-Arts de Montréal, de 1927 à 1929. En 1930, il avait son propre atelier à Montréal.

Le jeune artiste est allé à Paris à ses frais. C'était pour lui la réalisation d'un rêve long-temps caressé. Là-bas, au contact des artistes, en plein centre du mouvement de la peinture...

Picasso aime la jeunesse, aime expliquer. Beaulieu a vu des oeuvres de toutes les époques de ce maître.

Notre jeune compatriote dit que l'influence de Picasso et de Matisse est énorme. Ce sont eux qui influencent vraiment toute la jeune peinture contemporaine.

Beaulieu trouve illogique de voir des hommes de vingt ans faire de l'abstraction. L'abstraction demande un fonds. L'abstraction, ce n'est pas seulement quelques lignes, quelques taches de couleur.

Beaulieu trouve illogique de voir des hommes de vingt ans faire de l'abstraction. L'abstraction demande un fonds. L'abstraction, ce n'est pas seulement quelques lignes, quelques taches de couleur.

Paris, la boisson étant moins chère que la nourriture, depuis la libération, les jeunes artistes assez peu riches, se nourrissent surtout d'apéritifs.

Beaulieu a également des toiles dans plusieurs collections particulières, entre autres celles de M. Collet, Georges Ducrock, Henri Bachelet et Henriette Valot.

Beaulieu compte retourner à Paris, où il a toujours son atelier. Il voudrait y amener son frère Jacques, qu'il aimerait voir suivre pendant deux ans les cours de l'École du Meuble.

lui, Paris est vraiment le centre de la création artistique. Pour le moment, cependant, il ne veut pas faire de projets. Il garde un pied-à-terre là-bas, compte y faire des voyages, rester en contact avec les artistes qu'il a connus.

A Paris, dit Beaulieu, un artiste est considéré comme un "jeune" jusqu'à quarante ans. Il y a là quelque trente mille artistes — ce qui fait, on le comprendra sans peine, une concurrence formidable.

Dans le domaine de la gravure, Paul Beaulieu a rapporté beaucoup de choses qui ne sont pas connues ici, comme par exemple les eaux-fortes au sucre, la gravure en couleurs sur plaques superposées.

Quand Picasso a exposé pour la première fois après la libération de Paris, au Salon d'Automne, il y a eu bagarre. Les jeunes prenaient naturellement parti pour Picasso.

Beaulieu prépare une exposition pour l'automne, il ne sait encore où. Il compte exposer une cinquantaine de toiles et une trentaine de gravures en couleurs.

Depuis son retour au Canada, Beaulieu s'est beaucoup intéressé à la nouvelle peinture développée par les peintres revenus d'Europe. A ce sujet, il rappelle que Lyman a été un précurseur et il évoque l'exposition tenue par celui-ci chez Morgan avec Bieler.

Ce qui est intéressant, dit-il, c'est le travail, c'est de voir ce que font les jeunes artistes. Et il insiste de nouveau sur la nécessité d'un fonds, et dit qu'il comprend mieux aujourd'hui à quel point son père avait raison de toujours lui répéter: "C'est le travail qui efface la trace du travail".

On est toujours tributaire de son époque, dit Beaulieu. Les créateurs de génie finissent toujours par être suivis, à distance, par l'académie.

Après cette guerre-ci, un autre problème se posera. Que va-t-il sortir de nouveau? Il s'agit d'être clairvoyant, de s'inspirer de ce qui se fait de meilleur.

Paul-V. Beaulieu considère Cézanne, qui était un autodidacte, comme un grand précurseur. Il admire aussi beaucoup Gauguin et Van Gogh.

A Londres, Beaulieu a visité la Royal Academy. A ce qu'il a vu — énormément de portraits, de paysages — il lui semble que la peinture anglaise n'a guère bougé depuis sa bonne époque, au XVIIIe siècle.

Pour Beaulieu, il ne s'agit pas, dans la peinture, de retrouver quelque chose de déjà vu dans la nature. Ce qu'il cherche, c'est la personnalité dans l'art. La vraie peinture n'est jamais une copie exacte de la nature, mais une interprétation, une composition. Personnellement, il recherche le drame dans l'art, l'intensité dans la couleur et le dessin.

En plus d'un bon nombre de toiles, Paul-V. Beaulieu a rapporté de nombreuses et très intéressantes gravures. Il a travaillé, avec beaucoup de succès, à des procédés peu connus ici, comme la décalcomanie. Il a réalisé aussi des monotypes qui ne manqueront pas de retenir l'attention de tous les connaisseurs.

La première exposition canadienne de ce jeune artiste qui nous revient de France sera un événement qui ne devrait pas manquer de soulever l'intérêt des peintres et des connaisseurs.

Charles HAMEL

Mon Oncle Jules Histoires enchantées

par Guy de Maupassant

(Suite)

Le capitaine, par cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement:

— C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules... Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais voyez où il en est réduit maintenant.

Mon père, qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards:

— Ah! ah! très bien... fort bien... Cela ne m'étonne pas... Je vous remercie beaucoup, capitaine.

Et il s'en alla, tandis que le marin le regarda s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé qu'elle lui dit: — Assieds-toi; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc en bégayant: — C'est lui, c'est bien lui!

Puis il demanda: — Qu'allons-nous faire?...

Elle répondit vivement: — Il faut éloigner les enfants.

Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien.

Mon père paraissait atterré. Il murmura: — Quelle catastrophe!

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse: — Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos!

Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche!... Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta: — Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huitres, à présent. Il ne manquera plus que d'être reconnu par ce mendiant. Cela ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous!

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huitres:

— Combien est-ce que nous vous devons, monsieur.

J'avais envie de dire: mon oncle. Il répondit:

— Deux francs cinquante. Je tendis mes cents sous et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main de matelot toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant:

— C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle!

Je lui donnai dix sous de pour-boire. Il me remercia:

— Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur!

Avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier, là-bas!

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda: — Il y en avait pour trois francs?...

Ce n'est pas possible. Je déclarai d'une voix ferme: — J'ai donné dix sous de pour-boire.

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux.

— Tu es fou! Donner dix sous à cet homme, à ce gueux!...

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre. Puis on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des jetées, un désir violent me vint au coeur de voir encore une fois mon oncle Jules, de m'approcher, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne m'accompagnait plus d'huitres, il avait disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable.

Et nous sommes revenus par le bateau de St-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père!

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

Ecrire pour les enfants est moins facile que d'aucuns l'imaginent. Il faut pour cela des dons plus divers qu'on ne croit et un sens fort subtil de ce qui peut intéresser les petits. Car le public enfantin est un public exigeant, qui ne se laisse pas facilement séduire. C'est pour cela que le nombre est toujours restreint des auteurs qui écrivent avec succès pour les tout jeunes lecteurs. Je ne dis pas que rares sont ceux qui tâtent de ce genre... Mais combien réussissent? Chez nous, au Canada français, nous comptons, et singulièrement chez nos femmes de lettres, quelques auteurs d'excellents récits pour enfants. Mon amie Lucille Desparois est de ce nombre. Extrême fraîcheur d'imagination, simplicité de bon aloi dans le style, choix heureux des sujets et développement adroit, Mlle Desparois semble posséder tous ces dons. Elle en est à présent à son quatrième recueil de récits enfantins. Après avoir publié avec succès Contes d'enfants, Tante Lucille raconte et Légendes merveilleuses, elle vient de donner, toujours chez Granger Frères, Histoires enchantées. Comme les autres recueils, celui-ci est illustré de jolis dessins en couleur de Thérèse Lecomte. Ces histoires nouvelles ne devraient pas manquer, effectivement, d'enchanter leurs jeunes lecteurs.

E.-Ch. H.

Oscar Straus et Miliza Korjus au Stade Molson

A la soirée de musique d'André Kostelanetz et de Claire Gagnier, au spectacle de Ballets Russes de Léonide Massine, succédera dans la série de Concerts sous les Etoiles de Canadian Concerts and Artists, le mardi soir 17 juillet, au Stade Molson, un Gala de Musique Viennoise avec deux des plus grands artistes du genre, le compositeur Oscar Straus et le soprano Miliza Korjus.

On se souvient de l'énorme succès remporté l'été dernier par Oscar Straus dans ce même cadre naturel de l'avenue des Pins Quant à Mme Korjus, la vedette du film resté inoubliable "The Great Waltz", elle a enchanté ses nombreux admirateurs l'hiver dernier au Saint-Denis. Leur réunion pour un concert de musique de Vienne est un coup de maître, d'autant que la soirée comportera aussi des danses par un groupe de valseurs fort élégants, dont les évolutions sont régies par Mme Tatiana Lipkovska, ex-ballerine des Ballets Russes de Monte Carlo.

Au programme, de la musique des Straus et des Strauss exclusivement, exécutée par le grand Orchestre Philharmonique de Montréal. Encore, 14,000 sièges à la disposition du public, et tous les billets à prix populaires. S'il pleut, la soirée sera remise au lendemain.

Ce sera encore une soirée d'enchantement sous les étoiles, une audition et une vision de beauté grâce à l'harmonieuse combinaison de la musique instrumentale, du chant et de la danse.

Société des TRADUCTEURS

Prix et diplômes — Cours espagnols Société des Traducteurs de Montréal. A la dernière réunion de la Société des Traducteurs de Montréal, tenue au Cercle Universitaire, récemment, les prix et les diplômes furent décernés aux étudiants des cours espagnols organisés par la S.T.M. Troisième année 1er prix "ex aequo": Miles Lucille Blain, Lorraine Poisson et M. Marc Quesnel. Ont obtenu leur certificat: Mme Frances Cressay, Miles L. Blain, E. Bourassa, Alice Chartré, Jeanne Chartré, Michèle Dubruic, Laurence Harel, Antonio Larose, Géraldine Lavigne, Jeanne Lepage, Lorraine Poisson, Andrée Rigaux, Gisèle Timmins, Claire Vallée; MM. Jules Desforges, Jean Hamelin, Marc Quesnel. Deuxième année 1er prix "ex aequo": Miles Marguerite Corbell, Helem Demers, Rosange Lemay, M. Paul Lamoureux. Ont obtenu leur certificat: Miles Thérèse Beaudouin, Antonia Beaulieu, Madeleine Beausoleil, Marguerite Corbell, Marcelle Daulin, Helen Demers, France Dupuis, Yvette Faubert, Maud Gunning, Odette Laferrière, Rosange Lemay, Cécile Maillet, Rolande Normandeau, Thérèse Picotte, Blanche Sirois, Denyse Terrault, Emilia Totaro, Margery Trenholm, Mme C. Malville; MM. J.-Paul Lamoureux, Renald Lespérance. Première année 1er prix "ex aequo": Miles Simone Chartré, Juliette Maillois, Irène Martin, Thérèse Poirier, M. Roland Lefrançois.

Je pourrais appeler...

Je pourrais appeler le rêve blanc qui nous fait aimer la vie. Mais l'heure serait trop brève et vous ne seriez pas encore ma mie!

Je pourrais appeler le rêve pâle qui donne un peu d'espoir, et mon amitié n'aurait de trêve qu'après avoir vu votre sourire dans le soir!

Je pourrais appeler le rêve violet qui porte en lui ses douleurs; de la douleur je boirais la sève; votre cœur devait être mon éveil!

Je pourrais appeler le rêve d'or qui nous parle un peu d'amour... pourvu que ses éons m'élèvent jusqu'à vous, dans le rayon du jour!

Mais je n'appelle que moi-même à travers les vents perdus, et je vous écris ce poème qui mourra quand vous l'aurez lu.

Ernest PALLASCIO-MORIN.

Montréal, 8 juillet, 1945.

"ARCANE 17"

par André Breton

Toute la détresse du monde, qu'elle affecte un seul être ou la collectivité, comme c'est le cas d'aujourd'hui, n'acionne-t-elle pas, en contrepois, un levier mystérieux, seul capable de faire accéder la conscience humaine à un palier supérieur. C'est l'interrogation qui domine ce nouvel ouvrage d'André Breton, où le mythe de la résurrection s'explore à la fois à travers l'amour et à travers les premières grandes éclaircies de la guerre. Trois siècles après Bacon, deux siècles après Condillac, un siècle après Fourier, l'auteur revient sur la nécessité de refaire, de fond en comble, l'entendement humain.

Ce livre est en vente aux Editions Bernard Valliquette, Ltée, 1420 rue Saint-Urbain, à Montréal et dans toutes les bonnes librairies au prix de \$1.75.

Où est Gos?

... Il expédie des colis à nos gars outre-mer

Bien que la guerre en Europe soit terminée, nos gars outre-mer ont plus que jamais besoin de vivres, de lettres, de revues et de colis divers.

Ils en ont besoin pour combattre la monotonie du service de garnison et de faction.

Chaque lettre que vous leur envoyez devrait être gaie et remplie de nouvelles qui touchent des gens et des endroits qu'ils connaissent. Parlez-leur aussi des emplois qui les attendent à leur retour.

Les colis de vivres sont d'une importance primordiale. Beaucoup des nôtres occupent des villes dépourvues même du strict nécessaire. Chaque tablette de chocolat, chaque pain ou boîte de miel leur est vraiment nécessaire.

Il est maintenant possible d'expédier des revues, livres et journaux aux particuliers faisant partie de nos Forces Armées. Alors, écrivez aujourd'hui — immédiatement.



Contribuée par la BRASSERIE

Dow

MONTRÉAL

D58F



Lettre obsolète

A Jérôme Morin de Sendat

Vous m'écrivez: Ton patelin Est toujours à la même place; Onques n'en vis de plus vilain; Tout y est fiel, tout y est glace. Vous me dites: je pense à toi Un peu plus chaque jour que l'autre... (Qui pourrait perdre sans émoi La belle union qui fut nôtre?)

Avec l'humour arsevien Qui rend si cher votre commerce, Vous me mandez qu'il n'est de lieux Plus riants que la rue Amhers(1); Que l'on s'embête "dans" les théâ, Que le dernier bridge fut terne, Et que ce pauvre monsieur T Boit, hélas! comme une citerne;

Que le Saint-Régis est quasiment joyeux comme un cimetière, Et que monseigneur Bruchési Vient d'interdire La Sorcière;

Que bientôt on s'occupera De réformer la loi Lacombe, Et que la divine Sarah A presque trois pieds dans la tombe;

Que la cohue, au Castle-Blend, Est devenue insupportable, Que vous traquâtes, au Mile-End, Une poule fort convenable;

Qu'il fait encore trop froid pour Porter votre paletot beige Et que Montréal, l'autre jour, In toto sombra sous la neige...

J'ai lu ce récit palpitant Avec une ivresse profonde; Souffrez, cousin, que maintenant Je vous parle de l'ancien monde.

En France, le printemps sévit D'une façon désordonnée; Je suis de glace ou je suis frit Dix fois dans la même journée.

Du doux Aristide Briand La Providence a clos le règne; La Garonne enfle bruyamment Quand monsieur Fallières s'y baigne.

Avant-hier, aux courses d'Autueil, A paru la jupe-coulotte — On la voit d'un assez bon œil... A quand le corset-redingote?

Un tas de gens intéressants M'ont offert diverses provendes; Gyp un saupiquet de faisans, Barrés une mousse d'amandes;

Porto-Riche de l'ananas, Farrère un "moka des caïds", Corton chez la divine Anna, Mariani (!) villa Saïd...

Hors ces honnêtes voluptés (Peu fréquentes au reste, et qui Me coûtent douze roses thé Pour chaque mince cromesquis),

Je vis chase, morose et froid Dans la solitude sévère D'un bar du passage Joffroy Ou d'un bistrot du bouff'Pérou.

La Sorbonne, tous les matins, Berce ma torpeur juvénile D'acatalectiques latins, Hinc je vais déjeuner en ville

Dans quelque débit sans éclat, Puis, mollement, m'achemine, Quai Malaquais, ronfler à la Bibliothèque Mazarine.

J'en sors à cinq heures, fourbu, Pour gagner des salons austères D'où je file, à six, ayant bu Des litres de thé somnifères

Et, réveillé par un Américain (avec beaucoup de glace), Je descends chez Rumpelmayer Ou m'attarde à quelque terrasse.

J'y roupille, le plus souvent, Jusqu'à huit heures, puis je dine Dans un comateux restaurant Du boulevard des Capucines.

Une heure après, j'ai regagné Mon domicile, où je me couche (Douceur du repos bien gagné Dans une solitaire couche).

Telles, dans leur brièveté, Mes plus affolantes nouvelles... Ma principale activité Consiste à fuir les demoiselles.

Assez causé pour aujourd'hui; Dois-je ajouter que je vous aime? Vous le savez. Il est minuit Et j'ai sommeil. Bonsoir.

Paul MORIN

1912

ERRATUM

Dans les vers de Paul Morin que nous avons publiés la semaine dernière, on vaudra bien lire:

Monsieur de Saint-Simon et cette pauvre Anna ("Je viens, portant, sur moi la douce odeur de l'ombre..."), le couple si simpatico que font — etc.,

et non: Monsieur de Saint-Simon et cette pauvre Anna, le couple si simpatico que font — etc.

"La Suisse du Québec"

Baie St-Paul, co. Charlevoix, Québec, à deux milles du village, sur la route Murray Bay — atmosphère des Alpes. Endroit idéal.

AU-NEUCHATEL

enregistré Auberge et chalets modernes — cuisine française. Feu de foyer dans l'auberge principale. Taux à la semaine: Chambre double \$25 par personne. Chambre simple \$30. Plan américain. Pour détails téléphonez à AM. 1314 ou écrivez à AU-NEUCHATEL, Enr., Baie St-Paul, co. Charlevoix, P.Q.

MANON LESCAUT

Le plus illustre roman du XVIIIe siècle, "Histoire de Manon Lescaut" écrit par le célèbre abbé Prévost, vient d'être réédité par la librairie J.-A. Pons Limitée. C'est l'histoire fort simple de deux amoureux; le chevalier Des Grieux qui sacrifie sa vie, son honneur et sa fortune pour les beaux yeux de Manon Lescaut, amoureux infidèle mais passionné amant.

Toutes les personnes romanesques aimeront lire le premier roman du genre où toute la gamme des sentiments humains sont évoqués.

Chroniques des LIVRES

Aperçus sur notre théâtre (1)

Essayiste, dramaturge, publiciste de Radio-Canada, M. Léopold Houli, membre de la Société Royale du Canada, vient de publier un essai fort intéressant sur le théâtre en général et sur le théâtre canadien-français en particulier. De tels ouvrages, rédigés par des spécialistes, aident à faire le point, à voir un peu mieux où en est notre littérature; ils constituent de précieux inventaires de nos richesses — ou de nos pauvretés et de nos carences — dans un domaine littéraire déterminé. Parfois, comme c'est ici le cas, l'historien ne se contente pas de dresser un bilan; sa critique signale les périls à éviter, indique des routes nouvelles, ouvre de fécondes perspectives, montre de bonnes directions aux créateurs.

Je ne prétendrai pas que notre littérature soit très riche d'ouvrages remarquables de tout genre. Toutefois, un manuel comme L'Histoire de la littérature canadienne-française de Camille Roy est notoirement insuffisant; il est trop superficiel et à vol d'oiseau pour rendre pleine justice à nos écrivains et à leurs oeuvres. Ce que M. Houli veut faire pour le théâtre, il serait à souhaiter qu'un romancier le fit pour le roman, un journaliste de carrière pour le journalisme.

Ce n'est pas là un travail aussi facile qu'il semble à première vue. En effet, il ne s'agit pas de faire uniquement une compilation, d'énumérer, dans l'ordre chronologique, les écrivains et leurs productions. Il s'agit de classer les hommes et leurs oeuvres, de leur assigner leur juste rang, sans, cependant, tomber dans l'arbitraire et établir des classifications scolaires.

Les écrivains ne sont pas des écoliers et les ouvrages de l'esprit ne sont pas des compositions de concours. Plusieurs romans, par exemple, peuvent être de belles oeuvres, même des chefs-d'oeuvre, et ne pas se ressembler du tout entre eux. Candide ressemble-t-il à Manon Lescaut, et Le rouge et le noir à La princesse de Clèves? Une autre difficulté que rencontre notre historien-critique, c'est qu'il doit, lorsqu'il juge un domaine de notre littérature, ne jamais perdre de vue le domaine correspondant de la littérature française.

La plupart de nos ouvrages (pour ne pas dire tous) se rattachent plus ou moins étroitement à des modèles français; ceux-ci éclairent et expliquent largement ceux-là. Nos écrivains ont toujours fait effort pour adapter aux particularités de notre milieu l'art et les méthodes des écrivains français. Rien d'aussi naturel que cette façon de procéder puisque les uns et les autres ont la même génie, s'expriment dans la même langue. Nous imitons inconsciemment les écrivains de France de même que de jeunes enfants imitent leurs parents.

Toute explication un peu profonde de notre littérature requiert de continuelles références aux sources et aux modèles français: les affinités sont évidentes, les rapprochements s'imposent pour tout esprit quelque peu cultivé. Etudier en profondeur notre littérature, c'est toujours faire de la littérature comparée.

L'Histoire du théâtre au Canada de M. Léopold Houli est écrite dans un sens large et qui s'efforce de répandre un esprit d'apaisement et de coopération entre les deux grandes nationalités du Canada. Cette manière d'écrire l'histoire est tout aussi légitime que l'autre qui s'applique à dresser la nationalité d'origine française contre celle d'origine anglaise. Et elle a l'avantage d'ouvrir des horizons plus vastes, d'être plus à l'honneur de la nature humaine.

L'histoire, on le sait suffisamment et Valéry a insisté là-dessus, enseigne tout ce que veut l'historien, se plie admirablement à la passion secrète ou avouée de l'historien. Il n'est pas difficile à un compulsif un peu habile des archives et des vieux papiers de démontrer que les Canadiens français et les Canadiens anglais se sont toujours querellés. L'erreur serait de croire qu'il serait plus difficile de prouver qu'il a toujours existé des relations amicales et des collaborations fécondes entre les deux éléments. M. Houli, lui, met l'accent sur les relations amicales, montre que là sont les meilleures possibilités d'avenir. Et il a bien raison! Son ouvrage se divise en dix chapitres.

Il n'est pas sans intérêt d'énumérer leurs titres respectifs: L'imitation, Le théâtre sous le régime français; Molière, artisans d'entente cordiale sans le savoir; Le théâtre rareté au temps jadis; De grandes tournées, mais peu de classiques; Un théâtre canadien? Les amateurs furent les gardiens du feu, mais...; Un folklore qui n'est que caricature; Les mystificateurs au pays des lettres; Notre salut dans le retour des classiques.

(1) A propos de la récente publication de L'Histoire du théâtre au Canada de M. Léopold Houli, "Editions Fides", Montréal, 1945.

Cette simple énumération donne une première idée du contenu du livre. Lorsqu'on parle de théâtre, il convient de s'entendre; il y a les écrivains qui créent les pièces (tragédies, comédies, drames), les comédiens et les comédiennes qui les interprètent, les personnes dont c'est le métier de voir à la mise en scène, aux décors, aux costumes et qui ont pour fonction propre de servir la création, de la rendre acceptable ou séduisante pour les spectateurs. Si nous avons eu (et avons) des comédiens et des comédiennes de mérite, des metteurs en scène, des réalisateurs pleins de feu et d'imagination, avons-nous eu (et avons-nous) des dramaturges remarquables, un art dramatique qui s'impose à l'attention?

M. Houli répond de façon plutôt laconique et discrète à cette question. Il n'insiste pas; les 170 pages de son histoire du théâtre en réservent quelques-unes tout au plus aux dramaturges canadiens-français et à leurs oeuvres. Il signale quelques ouvrages de théâtre dus à la plume des nôtres. Joseph Quesnel n'était même pas né au Canada. Les pièces dramatique de Fréchette sont à peine dignes de mention à titre de documents d'histoire littéraire. Et, depuis, l'historien ose à peine souligner quelques titres de pièces.

Sa nomenclature est loin d'être imposante et certains des ouvrages qu'il nomme et que nous connaissons n'ont que de très lointaines analogies avec les chefs-d'oeuvre de l'art dramatique. Notre Corneille et notre Racine, notre Molière et notre Beaumarchais, notre Courte-line et notre Pagnol sont encore à naître — comme d'ailleurs, dans le roman, notre Balzac, notre Stendhal et notre Martin du Gard. Nos dramaturges en herbe ont devant eux le champ libre; nos jeunes génies ne seront pas handicapés par la concurrence des chefs-d'oeuvre du passé.

Un observateur superficiel s'étonnerait de la floraison actuelle du roman dans nos lettres et de l'absence concomitante de pièces dramatiques. C'est qu'il est facile (et faux) de croire qu'on peut écrire un très bon roman alors que la réussite d'une pièce de théâtre présente des difficultés évidentes et qui découragent la plupart de nos écrivains. L'échec d'un roman n'est jamais mesurable, ne retient pas avec brutalité sur le malheureux auteur. Celui-ci voit bien que son livre ne se vend pas mais il peut toujours accuser la légèreté et l'ignorance du public, espérer que la vente partira demain. Au théâtre, ces consolantes illusions sont impossibles. Dès la première représentation, le dramaturge se rend compte, dans la clarté d'une évidence brutale, si sa pièce est un succès ou un fiasco. La réaction des spectateurs est sensible, visible, ne permet guère au créateur de se leurrer.

Il faut beaucoup plus de courage pour risquer son ouvrage aux feux de la rampe que pour l'enfermer dans un livre discret dont les exemplaires iront vers des lecteurs isolés les uns des autres, que l'écrivain ne connaît pas et qui, probablement, n'entreront jamais en relations avec lui.

Le roman, le conte, la nouvelle, le poème laissent à l'écrivain une liberté qui n'est limitée que par sa conscience. S'il veut, il peut se permettre beaucoup de fantaisie et de laisser aller. La pièce de théâtre exige plus de rigueur, doit nécessairement tenir compte des règles et des besoins scéniques sous peine de courir au fiasco. Or, l'écrivain ignore souvent la technique particulière et les exigences de la scène. Il sait qu'il les ignore. Il juge donc plus naturel et plus sûr pour lui de s'exprimer sous forme de roman, de conte ou de poème. Il peut avoir l'idée d'écrire une pièce de théâtre; en éprouver un goût vif... et remettre sans cesse à un lendemain qui ne vient jamais cette difficile et hasardeuse entreprise.

Pour un écrivain canadien-français, se lancer dans la création dramatique, cela demande une force morale et une audace exceptionnelles — ou une inconscience ridicule.

Ici, je crois qu'il est intéressant de formuler une remarque. J'ai lu et relu la belle tragédie de Mauriac qui s'intitule Asmodée. Cette pièce dramatique, on le sait, a obtenu à Paris et dans le monde un succès remarquable qu'elle mérite pleinement. Mauriac a écrit Asmodée vers l'âge de cinquante ans. Il figurait alors parmi les grands romanciers contemporains et comptait à son crédit des livres tels que Le désert de l'Amour, Thérèse Desquérès, Le noied de vipères. Mauriac occupait une situation éminente non seulement dans le roman mais dans la biographie et dans l'essai. Pourtant, il ne s'était jamais risqué encore au théâtre. On peut dire que son premier coup fut un coup de maître. Asmodée conquiert d'emblée le public.

Qu'on réfléchisse à cette magnifique réussite. Il est bien peu probable que Mauriac ait écrit sa pièce sans en parler à personne, qu'il l'ait soumise à un directeur de théâtre qui l'aurait acceptée intégralement, sans y proposer aucune modification. Les choses ont dû se passer très différemment.

Mauriac avait une expérience indirecte du théâtre dramatique. Il avait vu un grand nombre de pièces, il avait réfléchi sur l'art de la mise en scène, le jeu des acteurs, les exigences propres au texte dramatique. A Paris, en qualité de grand écrivain et d'académicien, il se trouvait en relations suivies avec des directeurs de théâtre, des metteurs en scène des comédiens renommés. En somme, il bénéficiait des avantages d'un milieu intellectuel et artistique. La fréquentation des gens de théâtre, les conversations et les échanges de vue faites avec eux, lui ont fourni de précieuses indications pour agencer et écrire sa pièce en tenant compte des exigences spéciales de la scène. Dans son milieu familial, Mauriac recevait les éclaircissements, les suggestions, les conseils, les précisions nécessaires pour le guider, le maintenir dans la bonne voie, lui montrer qu'il ne travaillait pas dans l'obscurité et ne s'égarait pas. Lorsque la pièce fut écrite, ses amis, spécialistes dans tous les domaines de l'art dramatique, durent lui signaler tout ce qu'elle contenait d'impropre à la scène et les beautés qu'il importait de faire ressortir.

Même un grand romancier ne saurait improviser dramaturge et réussir comme par miracle une pièce parfaite c'est-à-dire prête à être jouée sans retouches. Des hommes de théâtre tels que Copeau et Jouvet, par exemple, s'ils ne créent pas les pièces, aident puissamment les écrivains à les créer; à en faire des créations propres à la scène, construites en vue de l'interprétation dramatique.

Le dramaturge français et parisien trouve dans son milieu ordinaire ceux qui peuvent l'éclairer, le conseiller, le guider. Il n'est pas abandonné à ses seuls moyens, à ses insuffisances et à ses ignorances techniques, victime d'une solitude décourageante. Par conséquent, il ne travaille pas dans l'incertitude, avec l'idée déprimante de l'effort peut-être vain.

L'écrivain canadien-français manque cruellement d'un milieu intellectuel et artistique. Il vit, il oeuvre au petit bonheur dans un isolement qui n'a rien d'exaltant. Pour ma part, je rêve depuis longtemps d'écrire une pièce de théâtre. Et je suis sûr que plusieurs de mes confrères caressent la même ambition. Mais nous sentons tellement que l'expérience et les conseils éclairés nous manquent!

Pourtant, nous avons parmi nous des metteurs en scène, des comédiens de valeur. Un Hector Charland, un Albert Duquesne, un Fred Barry, pour ne nommer que ceux-là, pourraient nous écrivains désireux de s'essayer à la création dramatique. Mais il faudrait que les uns et les autres se rencontrassent fréquemment, échangeassent des vues sur leur art respectif.

C'est le milieu qui permettrait ces rencontres qui manque. Et, à mon avis, son absence est peut-être la cause principale de la pauvreté et de l'insignifiance de notre production dramatique.

M. Houli, lui, insiste avec raison sur l'importance de la critique pour orienter les dramaturges et il décrie la misère de la nôtre. La critique, chez nous, a toujours oscillé entre l'entretenement et la bénédiction. Phénomène bizarre, à propos de théâtre, nos évêques qui auraient dû bénir éreintaient d'une main ferme dans leurs mandements.

L'ouvrage de M. Léopold Houli relate rapidement l'histoire du théâtre et de l'art dramatique au Canada français. Un bon nombre d'anecdotes curieuses, amusantes, instructives agrémentent son récit historique. Enfin, il formule des suggestions intéressantes pour l'amélioration de notre théâtre et de notre création dramatique. Il indique en terminant à quel point la radio peut contribuer à relever le niveau du théâtre chez nous. Son livre a le mérite de remettre sur le tapis la question du théâtre, de provoquer des réflexions fécondes, d'exposer les vues et les suggestions d'un spécialiste sur cet important problème d'art. Ce qui ressort surtout de cette Histoire du théâtre au Canada, c'est la grande pitié de notre art dramatique. Certes, de nos jours, l'immense vague du roman et du cinéma ont fait un tort incalculable au théâtre. Pourtant, il est loin d'être mort! En France et même chez nous, il renait, il cherche des voies nouvelles, une formule adaptée aux besoins et aux goûts du temps. Les voies sûres, la formule satisfaisante ne sont pas découvertes. Aussi devons-nous savoir gré à tout ouvrage d'histoire et de critique qui peut nous mettre dans la bonne

Enbuminures PALINOD

Du haut des célestes pourpris, trône le milliardaire bon Dieu qui s'amuse prodigieusement à semer à la surface de ma rivière, sur la terre, des poignées d'émeraudes, de saphirs, de rubis. Cela, c'est la garniture de la robe de la Vierge et certes, il faut avoir les yeux d'un chrétien pour en soutenir l'éclat.

Les ondes ont organisé, pour tout l'après-midi, une procession, une procession telle que n'en eussent sûrement jamais le curé de la paroisse qu'arrose ma rivière, à quelque orgie de pivoines, de dorures, d'Enfants de Marie que le curé fasse appel.

Le dais or et bleu du ciel couve la procession; l'ostensoir éclatant la comble de ses ardent benédiction. Sur les rives, les reposoirs sont des touffes de verdure que le soleil vernit à la façon des frondaisons qu'on voit sur les héliogravures. La brisa sifflette des airs de cantiques en frôlant les peupliers. Cependant, la stridulation d'une cigale s'obstine et tente de détériorer, avec son crescendo monocorde, les vocalises des fauvettes, des chardonnerets et des linots qui soutiennent harmonieusement les voix sublimes de ces harpes éoliennes. Et les ondes ne finissent plus de chuintier un beau poème, un poème bien plus long que les rogations.

Or, là-bas, au coude de ma rivière, une embarcation fragile s'est détachée des festons de la procession; elle s'est doucement engagée sur l'avenue scintillante. A la poupe du canot, s'est dessinée une silhouette de femme. Mon rêve palpite encore. Est-ce quelque blonde sainte échappée de sa niche paroissiale pour venir suivre la procession? Est-ce une hamadryade en rupture de saule ou de bouleau et convertie au christianisme? Mais non... Cela s'approche... Je reconnais m'amie souriante, sereine, en très simple maillot de bain... Et, franchement, j'aime mieux ça...

C'est à ce moment que j'ai laissé la procession continuer sans moi. J'ai jeté, par-dessus mon épaule, mon imagination, comme la pelure d'un fruit que l'on vient de goûter. J'ai planté là les saphirs, les émeraudes, les oiseaux, et tout, pour m'emplit les yeux et le coeur du charmant bijou qu'était m'amie souriante et sereine en très simple maillot de bain.

Donat COSTE

Lettre ouverte à M. Paul Morin

Laval des Rapides, le 7 juillet, 1945.

Cher monsieur, Votre récent poème m'a particulièrement plu. Il est à déplorer que les hasards de la mise en page vous aient fait voisiner avec des extraits de COSMOS. Et dire que ça commence comme mon nom! Des plans pour qui j'introduis au parquet, une instance en débaptisation.

Mais... Mais il s'agit de votre poème: SYNDERESE. Synderese?... C'est insolite... J'aimais, en français, ma muse ne parla grec ou latin. Et, parce que je suis curieux, parce que je suis d'une humilité à faire verdoyer celle du danteque Herlet, parce que je ne veux pas que ce beau poème soit déformé, à mes yeux, par l'ignorance où je me trouve de son titre, je viens vous prier d'éclaircir ma lanterne. Ajouterais-je que, naguère, vous m'adressiez ce reproche fort gentil: Il ne faut pas se gêner de mots... Ce reproche m'est remonté à la tête après avoir pris connaissance de ce titre-là que je ne connais point. Synderese ou simple coincidence? Cordialement.

Donat COSTE

Grand prix de peinture 1945-1946

L'hon. Omer Côté, secrétaire de la Province, porte à la connaissance des artistes les règlements de la seconde épreuve du "Grand Prix de peinture", institué par le Gouvernement en 1944.

Peuvent prendre part à ce concours tous les artistes domiciliés, depuis cinq ans au moins, dans la province de Québec, et sujets britanniques.

Les artistes ont la plus grande liberté de traiter les sujets qui leur conviennent, à la seule condition qu'ils soumettent une composition originale, qui n'ait pas déjà été présentée à un concours antérieur. Toute composition sera exécutée à l'huile, à la détrempe ou suivant quelque autre procédé analogue, sur une surface de toile, de bois ou de toute autre matière convenable. Les dimensions minima sont de cinq pieds carrés; les dimensions maxima, de quinze pieds carrés. Les artistes ont la faculté de soumettre au concours le nombre de pièces qu'ils désirent.

Les oeuvres, encadrées le plus simplement possible, doivent parvenir au Secrétariat de la Province (Hôtel du Gouvernement, Québec), avant midi le samedi 9 mars 1946; chaque envoi devra être accompagné d'une lettre d'inscription portant une courte biographie de l'artiste et d'une enveloppe cachetée

contenant son nom, son adresse et le numéro dont il aura libéralement signé son oeuvre; cette enveloppe sera ouverte qu'après la décision des juges. L'expédition des pièces soumise au concours est aux frais et risques des concurrents; mais le Secrétaire en assumera la garde dès qu'il en prendra possession. Aucun envoi ne peut être retiré du concours après son inscription.

Les membres du jury, nommés par le secrétaire de la Province, seront au nombre de trois; leur décision, rendue publique avant le 1er avril prochain, sera irrévocable. On prévoit l'attribution de trois grands prix: un Premier Grand Prix de \$1,500, un Deuxième Grand Prix de \$1,000 et un Troisième Grand Prix de \$500. Toutefois le jury sera libre de ne pas décerner ces prix, ou encore d'attribuer des prix de somme moins élevée.

Les peintures primées resteront la propriété du Secrétariat de la Province, qui offrira au public de Québec, ainsi qu'à celui de Montréal, une exposition des pièces les plus intéressantes. Le renvoi des peintures non primées se fera à la charge du Secrétariat de la Province.

Quiconque désire d'autres renseignements s'adressera à Gérard MORISSET, secrétaire du "Grand Prix de Peinture", Secrétariat de la Province, Hôtel du Gouvernement, Québec.

Le JOUR est édité par la compagnie Le Jour Limitée, 180, rue Saint-Catharine, (suite 41), Montréal, Tél. "Plateau 7471". Jean-Charles Harvey, directeur, et imprimé par la Compagnie de Publication de "La Patrie" Limitée, 150, rue Saint-Catherine, Montréal.



QUAND VOUS ACHETEZ DES CIGARETTES, DITES SIMPLEMENT: "Un paquet d'Sweet, s'il vous plaît" CIGARETTES SWEET CAPORAL "La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"



Jane Powell, Constance Moore et Ralph Bellamy, en vedette dans "DELIGHTFULLY DANGEROUS", à l'écran du Princess.



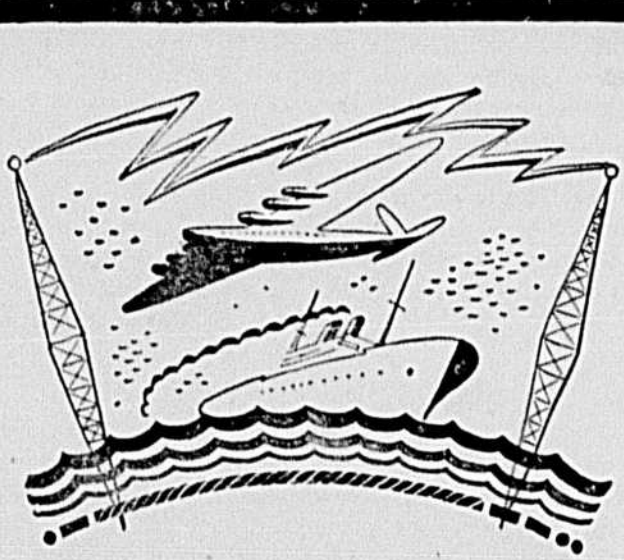
Voici, esquissés par un artiste local, les différents éléments qui constitueront la soirée de musique viennoise du 17 juillet au stade Molson. OSCAR STRAUS, l'éminent compositeur et dirigera un orchestre de 65 musiciens et Miliza Korjus, soprano coloratura, vedette du film "The Great Waltz" sera la soliste invitée. Un ensemble de ballet évoluera aux accords de la musique viennoise.

Le programme d'Oscar Straus et Miliza Korjus

Au troisième Concert sous les Étoiles de Canadian Concerts & Artists le mardi soir, 17 juillet, au Stade Molson de l'avenue des Pins, consacrée à l'ensembliste viennoise, l'éminent compositeur Oscar Straus, à la tête d'un orchestre de 65 musiciens, et la belle chanteuse Miliza Korjus, vedette du film "The Great Waltz" nous offrirons le programme qui suit, avec le concours d'un groupe de danseurs valant sur la musique des Straus et des Straus :

- Ouverture du "Baron Tzigane" de ... Johann STRAUSS
- Valse des "Hirondelle du Village" ... Joseph STRAUSS
- Musique d'entracte et "Air de la Lettre", du "Soldat de Chocolat" ... Oscar STRAUSS
- Marche "Radetzky", ... Johann STRAUSS
- "Cards" de "Rosallinda" (Chauve-Souris) Johann STRAUSS (soliste: Miliza Korjus)
- "Valse de Vienne" ... Johann STRAUSS (soliste: Miliza Korjus)
- "Valse Empereur", musique et danse ... Johann STRAUSS
- Suite du Ballet "La Princesse de Tragan": Menuet à la Cour, Parade, des soldats, Amour de soldat ... Oscar STRAUSS
- Pot-Pourri des "Trois Valses" ... Oscar STRAUSS (soliste: Miliza Korjus)
- "Mon Héros", du "Soldat de Chocolat" ... Oscar STRAUSS (soliste: Miliza Korjus)
- "Jeunes Filles de Vienne", polka de "Rêve de Valse" ... Oscar STRAUSS
- "Le Violon et le Piccolo", de "Rêve de Valse" Oscar STRAUSS
- Valse de "Rêve de Valse", musique et danse .. Oscar STRAUSS

Ce sera donc une soirée au cours de laquelle on entendra les plus jolies choses de ce répertoire fait pour charmer, et qui ne peut s'exprimer plus élégamment que dans un cadre naturel aussi ravissant que celui de Stade Molson.



Envoi d'Argent à l'Étranger

Vous pouvez faire des remises d'argent par l'intermédiaire de n'importe laquelle de nos succursales en opérant les transferts par câble, par air ou par la poste ordinaire, selon la célérité requise.

Notre longue expérience dans la conduite de telles transactions et notre vaste organisation de correspondants étrangers nous permettent de vous assurer un service responsable et efficient.

LA BANQUE CANADIENNE DE COMMERCE

9 succursales à Montréal et les environs

LE BLÂME DE LA DÉFAITE

Les nazis et l'armée allemande également coupables

par Walter Tschuppick

A qui incombe la faute de l'échec total du Troisième Reich? Une violente controverse fait rage à ce sujet entre les généraux allemands et les dirigeants nazis qui sont tombés aux mains des Alliés. Ils se prodiguent en accusations et en insultes réciproques à propos des choses mêmes qu'il y a peu de temps encore ils considéraient comme sacrées et inviolables. Ils ne sont d'accord que sur un seul point. Ils ne critiquent pas l'existence du Troisième Reich même ni le fait qu'Hitler mit l'étincelle à la conflagration mondiale et ils n'ont rien à redire à la conduite de la guerre et à la politique générale suivie tant que la lutte parut devoir être couronnée de succès. Tous croient que c'est par la suite que des erreurs militaires et diplomatiques furent commises et qu'en conséquence le peuple allemand a été frustré des fruits de la victoire.

Parmi les nombreux commentaires sortis de la bouche des chefs allemands bien connus qui sont aujourd'hui prisonniers, il en est un qui vaut d'être noté. C'est celui que faisait le maréchal Rundstedt le 7 mai en entendant Schwerin von Krosigk annoncer à la radio la capitulation allemande.

La scène se passe dans le village de Hawkhead, dans le Westmorland, en Angleterre, où le maréchal est interné avec son fils Heinz, lieutenant dans l'armée allemande, et cinq membres de son état-major. D'après le récit d'un témoin, Rundstedt arrêta son poste de radio, se dressa et mettant les deux mains sur les épaules de son fils, lui dit d'un ton profondément ému: "La Wehrmacht n'est pas à blâmer! Ce n'est pas la faute de l'armée. Les dirigeants politiques étaient pourris!" La scène conviendrait mieux peut-être à un roman à bon marché mais si on n'aurait fait les militaristes allemands elle enjurerait certainement tous les manuels d'histoire de leur pays.

Quelques jours auparavant, immédiatement après sa capture, Rundstedt avait fait un autre commentaire dans lequel il avait expliqué l'échec de l'offensive des Ardennes. Il avait souligné très nettement qu'Hitler et lui avaient eu bon espoir d'en faire un point tournant décisif de la guerre. "C'était la dernière chance, disait-il, d'éviter la catastrophe". Il ajoutait que si elle n'avait pas réussi c'était à cause de l'insuffisance de la Luftwaffe puisque son armée ne reçut pas un appui égal à celui dont profitèrent les forces adverses du général Patton. Un certain nombre d'autres généraux allemands ont également exprimé le même avis. Le maréchal Jodl a déclaré que dans les cercles militaires on avait admis comme un fait acquis, depuis le jour où les Alliés débarquèrent en Normandie, que la guerre était perdue. Les principaux généraux allemands tinrent une conférence à Potsdam, à Noël, et ils en vinrent à la même conclusion.

Le général Dittmar qui fut pendant bien des années le commentateur militaire de la radio allemande et qui avait refusé jusqu'au dernier moment de croire que la position était sans espoir, va maintenant plus loin que Rundstedt. Il déclare que la tentative faite contre Hitler le 20 juillet 1944 dénota clairement qu'une rupture irrémédiable s'était produite entre une grande partie des généraux et les dirigeants politiques, surtout le Fuehrer. La liquidation d'Hitler et de

son gouvernement échoua parce que les généraux qui prirent part à la conspiration hésitèrent au dernier moment. Le maréchal Keitel qui, comme Jodl, se pavana en captivité avec son bâton décoré de la croix gammée, a donné une interprétation aussi cynique et aussi naïve que le général Guderian, selon qui la guerre est comme un match de football, après lequel les deux équipes adverses se serrent la main.

Ley, également prisonnier, s'indigne de ce que Goering l'ait appelé "cette honte pour le Fuehrer". Le cœur des accusations réciproques entre les membres de la Wehrmacht et du parti nazi, entraîne maintenant le Dr Adolf Halfeldt, de la "Hamburger Fremdenblatt". Ce Halfeldt fut pendant des années une sorte d'oracle qui jugeait excellente la direction politique de son pays et fautive la conduite des généraux allemands. A présent, cet individu qui égara grossièrement ses lecteurs jusqu'à la dernière minute, n'a plus que des sarcasmes pour les ex-détails du Troisième Reich, depuis Hitler jusqu'à Ribbentrop, en passant par Himmler, Goering et Goebbels.

Toutes ces querelles furieuses ne changent rien toutefois au fait que les généraux et les membres du parti nazi restèrent fermement unis tant que les choses allèrent bien et même plus tard, malgré les meurtres, les conspirations, les massacres de généraux et les complots qui ne les empêchèrent pas de collaborer étroitement. Dans une des dernières annonces radiodiffusées par le Ministère de la Propagande, Werner Naumann s'écriait d'un ton dramatique avant la mort d'Hitler: "Les généraux de la Wehrmacht conduisirent leurs unités en personne sous le contrôle du Grand Etat-Major et à leur tête Hitler, un fait d'une importance capitale et décisive". Le Skandinavisches Telegraphen Bureau, contrôlé par les Allemands, disait le 27 avril que le général Guderian serait personnellement responsable devant Hitler de la défense de Berlin.

Que les généraux allemands espèrent maintenant que la guerre sera considérée à la lumière d'un match de football, dans l'espoir de dégager leur responsabilité et de persuader le monde que toute l'affaire n'a été qu'un simple événement sportif ou qu'ils veulent attribuer leurs défaites à l'incapacité politique et diplomatique d'Hitler et de Ribbentrop, peu importe cette fois. Le monde entier sait pertinemment que le parti nazi et les militaristes allemands entreprirent de concert leur assaut d'agression dans le but de conquérir le monde et que les uns et les autres sont moralement et collectivement responsables des horreurs que la guerre mondiale numéro 2 a infligées à l'Europe.

Quoi qu'ils fassent donc, leurs reproches mutuels ne leur permettront pas de dissimuler leur culpabilité ni de créer une nouvelle légende que les généraux allemands furent trahis par le sort à la dernière minute, alors que la guerre et le monde semblaient gagnés. La preuve éclatante a été faite: l'armée allemande a été complètement battue, comme elle ne l'a jamais été auparavant et, avec elle, la monstrueuse idée de "Troisième Reich" qui n'était rien d'autre qu'un nouveau masque du vieux idéal militariste de conquête.

(European Correspondents.)



Greta Garbo et Melvyn Douglas dans une scène de "MON MARI, MA JUMELLE ET MOI", film entièrement parlé français qui prend l'affiche à l'Orpheum.

J'AIME

- J'aime. J'aime ma vie. J'aime le bonheur. J'aime le jour parce qu'il ressemble à la vérité Et la nuit parce qu'elle me fait peur. J'aime les maisons des vieillards Où la vie marche sur des tapis. Et la chair potelée des enfants gras. J'aime la souffrance acide comme un citron Qui me fait apprécier la goutte d'eau. Et la joie brusque, plus douloureuse que la souffrance.
- J'aime les grands arbres, Araignées vertes qui grimpent sur le jour. J'aime le feu qui pique la nuit De sa lance enflammée. J'aime écouter les mots silencieux de la neige. Qu' aussitôt démentent les longs cris de la pluie. J'aime les bosquets touffus Comme la chevelure d'une femme Où l'on se perd. Et la rosée, venue sans bruit comme les larmes.
- J'aime le matin spirituel. L'odeur opulente de midi. Le mystère épais de la nuit. Le mystère épais de la nuit.
- J'aime ma vie. Cette vie pointée comme un droit chemin Vers la Beauté. Vers mon Idéal.

Janette BERTRAN

PALACE

"It's A Pleasure"

Sonia Henle, depuis dix ans la plus grande vedette du patin, fait ses débuts dans le film technique avec "It's a Pleasure". Cette production prendra l'affiche vendredi prochain au cinéma Palace. Dans "It's a Pleasure", Sonia se révèle non seulement une patineuse insurpassable mais aussi une grande artiste. Le film comprend en effet, outre d'excellents numéros de patinage, des scènes dramatiques fort touchantes. De plus, Sonia danse sans patins dans "It's a Pleasure". Le scénario relate l'histoire de Chris Linden, patineuse dans une petite troupe, qui devient amoureuse de Don Martin, un joueur de hockey au tempérament plutôt fougueux. Un jour, Don perd son emploi comme joueur professionnel, parce qu'il a frappé un arbitre. Chris parvient à lui trouver du travail dans la troupe de Buzz Fletcher et l'heureux couple se marie. Mais voici qu'un jour la femme de Buzz devient amoureuse de Don. Et c'est là le commencement du drame.

CAPITOL

"Molly And Me"

Monty Woolley et Gracie Fields, le couple qui a fait trier aux larmes des millions de cinéphiles dans "Holy Matrimony", nous reviennent dans une production 20th Century-Fox intitulée "Molly and Me". Cette fois, ils ont Roddy McDowall comme partenaire et le trio assure à ce nouveau film un succès remarquable. "Molly and Me" sera à l'affiche du Capitol à partir de vendredi prochain. Nous y voyons Monty Woolley personnifiant un riche Anglais qui préfère à tout la solitude et qui un jour voit son foyer envahi par Gracie Fields et sa troupe. Gracie ne se gêne pas, prend charge de la maison, congédie le personnel régulier de valets et de servantes qu'elle remplace par des membres de sa troupe. Ces événements permettent à Monty de donner libre cours à sa colère. Gracie Fields chante dans "Molly and Me" plusieurs des numéros qui l'ont rendue célèbre notamment "Passed By Your Window", "The Artfulness, the Sinfulness, the Wickleness of Men", "My Bonnie Lies Over the Ocean", "Christopher Robin" et autres.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que OLIVE MAUD PROUSE, de la cité de Montréal, district de Québec, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux WILLIAM FRANCIS PALMER, vendeur, de la cité de Montréal, district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère. Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 5ème jour de juillet 1945.

EZRA LEITHMAN, Procureur de la requérante, suite 44, 45 rue St-François Xavier, Montréal, 1. Qué.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que IRENE GRACE HARMAN, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux RICHARD WHITFIELD SMITH, officier pilote, de la cité de Westmount, district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère. Daté à Montréal, province de Québec, ce 16ème jour de juin 1945.

Clarence ROSENHEK, Procureur de la requérante, suite 609, 10 ouest rue St-Jacques, Montréal, Qué.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que Robert Kirkpatrick Scott, cuisinier, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse Olive Levina Leece, de la cité de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère. Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 25ème jour de mai 1945 A.D.

LYON W. JACOBS, C.R., 276 ouest, rue St-Jacques, Montréal, Qué. Procureur du requérant.

NOUVELLE ÉMISSION

Province de Québec \$15,000,000

d'obligations 3% avec fonds d'amortissement

Date d'émission: 1er juillet 1945

Échéance: 1er juillet 1960

(remboursables par anticipation à compter du 1er juillet 1958)

Capital et intérêts semestriels (1er janvier et 1er juillet) payables en monnaie légale du Canada à Québec, Montréal, Toronto, Winnipeg ou Vancouver, au choix du porteur. Coupures de \$1,000, \$500 et \$100 avec privilège d'immatriculation du capital seulement. Au gré de la Province, ces obligations seront remboursables par anticipation, en totalité mais non en partie, au pair plus l'intérêt couru, à toute date d'échéance d'intérêts à compter du 1er juillet 1958 sur préavis d'au moins 60 jours.

Consultation juridique de

M.M. Montgomery, McMichael, Common, Howard, Forsyth & Koe.

D'après nos avocats, les obligations de cette émission constitueront un engagement direct de la Province de Québec: le capital et les intérêts en seront payables à même le fonds consolidé de revenu de la Province. L'objet de cette émission est de combler, jusqu'à concurrence du produit d'icelle, une différence entre les revenus versés au fonds consolidé du revenu et les dépenses chargées à icelui d'après le certificat de l'auditeur de la Province de Québec.

Un fonds d'amortissement d'au moins 1% sera pourvu annuellement sur la valeur nominale des obligations en cours de cette émission.

Des précisions sur la dette de la Province ainsi que d'autres renseignements d'ordre financier seront fournis sur demande.

RIX: 99.625 et l'intérêt couru, pour rapporter environ 3.03%

Nous offrons ces obligations sous les réserves d'usage en ce qui concerne l'émission et la livraison des titres et l'approbation de nos avocats.

Nous comptons que les titres provisoires seront prêts vers le 16 juillet 1945.

Les gérants du syndicat pourront clore la souscription en tout temps et sans avis. Nous n'accepterons les souscriptions qu'à titre réductible et nous nous réservons le droit de les rejeter.

- A. E. Ames & Co. Limited
- W. C. Pitfield & Company Limited
- J. C. Boulet, Limitée
- J. E. Laflamme, Limitée
- Desjardins, Couture Inc.
- The Wood Gundy Corporation Limited
- Greenfields & Co Inc
- Clément, Guimont, Inc.
- Lagueux & DesRochers Limitée
- The Dominion Securities Corporation Limited
- Gairdner & Company Limited
- La Corporation de Prêts de Québec
- Crédit Interprovincial, Limitée
- Société Générale de Finance Inc.

Le 9 juillet, 1945.

INTELLIGENTE PUBLICITÉ

Faire connaître nos musiciens à l'étranger! Voilà certes une initiative magnifique, et l'on ne serait trop en féliciter le directeur de notre Service international de radiodiffusion. En effet, récemment, la Société Radio-Canada présentait à son public canadien, sur son réseau national, et à son public européen, par l'entremise de ses ondes courtes, une audition du premier album de musique canadienne qui n'ait jamais été composé.

On sait à présent que la production de cet album a été conçue et réalisée par le Service international des ondes de Radio-Canada. C'est M. Jean-Marie Beaudet, directeur musical de la Société, qui a dirigé avec une belle maîtrise l'interprétation des œuvres qui composent ce premier album de musique canadienne.

On ne saurait trop féliciter Radio-Canada d'avoir ainsi entrepris de faire connaître, à l'étranger aussi bien que chez nous, les œuvres de trois de nos principaux compositeurs: M. Claude Champagne, M. Georges-Émile Tanguay et M. Healey Willan de Toronto.

Il va de soi que cet album ne prétend pas représenter toute la musique canadienne d'aujourd'hui. À côté des musiciens d'une valeur indiscutable qui y figurent, il se trouve chez nous d'autres compositeurs qui ne le leur cèdent point en intérêt. Certains, comme l'excellent Maurice Blackburn, incarnent une tendance plus moderne, plus audacieuse de la musique canadienne, et ne devraient pas manquer de susciter un vif intérêt chez les musicophiles européens. Il est à souhaiter que la première tentative de Radio-Canada en ce sens soit couronnée d'un tel succès que le premier album de musiciens canadiens soit suivi, dans un avenir rapproché, d'un deuxième et d'un troisième.

E.-Ch. H.

"LE BOSSU" au SAINT-DENIS



HENRI MARCHAND et JIM GERALD ("L'assépôl" et "Cocardasse") en vedette dans le film "Le Bossu", de Paul Féval dès samedi au Saint-Denis.

LOEW'S

"National Velvet" en 2e semaine

Le film "National Velvet" est gardé à l'affiche une seconde semaine au Loew's. Le public a été fort intéressé par cette production qui met en vedette Mickey Rooney, Donald Crisp et Elizabeth Taylor. Ce film en couleurs réalisé par Clarence Brown est

FIELDS WOLLEY and ME
MOLLY and ME
McDOWALL
SILVERS
BONDWELL
Don Juan QUILLIGAN

National Velvet
IN TECHNICOLOR
MICKEY ROONEY
DONALD CRISP
ELIZABETH TAYLOR
2 WEEK LOUPE

Orpheum
Greta GARBO
Melvyn DOUGLAS
Mon mari ma jumelle et moi
CONSTANCE BENNETT
Maintenant

Palace
Glorious in TECHNICOLOR
SONJA HEINE
It's a Pleasure
MICHAEL TOSHA
NOW SHOWING

Delightfully Dangerous
Jane Powell - Ralph Bellamy
Constance Moore - Morton Gould
Blonde Ransom
PRINCESS

SAINT-DENIS

LE BOSSU

ROBERT VIDALIN
en programme double avec

Son Excellence ANTONIN

MICHELLE BERRY - JOSETTE DRY - RAYMOND CORDY
2 heures de rire!!

Les Concerts sous les Etoiles

Musique Viennoise

MARDI, 17 JUILLET
STADE MOLSON

Billets: 0.50, 0.75, \$1.00, \$1.25, \$1.50 plus taxes. Chez Ed. Archambault, MA. 0201; C. W. Lindsay, MA. 7701; L. N. Messier, FA. 2341; Pharm. Laralite, Verdun, VO. 2417.

Stras Koryus
MILIZA KORYUS

PARC BELMONT

Fermé le lundi jusqu'à 7 p.m.

Les BEROSINIS
Danse A USON DE LA MUSIQUE de STAN WOOD
TOUS LES SOIRS ET LE DIMANCHE APRES-MIDI

MONTREAL

CAPITOL: "Molly and Me" — "Don Juan Quilligan".
IMPERIAL: "For Whom the Bell Tolls" — "Leave It to Blondie".
LOEW'S: "National Velvet", 2e semaine.
ORPHEUM: "Mon Ami, ma Jumelle et Moi".
PALACE: "It's a Pleasure".
PRINCESS: "Delightfully Dangerous" — "Blonde Ransom".
SAINT-DENIS: "Le Bossu" — "Son Excellence Antonin".
ELECTRA: jusqu'à vend: "End of the Road" — "Faces in the Fog" — "Oklahoma Kid" sam. à mar: "Can't Hold Singing" — "Three of a Kind" — "Corpus Christi City Bandits".

SAINT-DENIS

"Le Bossu"

La semaine prochaine au Saint-Denis à compter de samedi un spectacle extraordinaire sera présenté au public. "Le Bossu", le fameux livre de Paul Féval a été adapté à l'écran et il semble que le film soit en passe de devenir plus sensationnel que le livre et la pièce. Grâce aux possibilités extraordinaires du cinéma l'œuvre de Paul Féval prend une ampleur insoupçonnée. Les romans de cape et d'épée se prêtent très bien à l'adaptation cinématographique mais encore faut-il que le travail soit fait avec soin. Or, la critique dira que "Le Bossu" à l'écran est irréprochable. On louera son mouvement, son action pleine de rebondissement inattendus, imprévus, l'intrigue captivante, l'affabulation qui laisse le spectateur haletant sans cesse, descripteur haletant sans cesse, descripteur haletant sans cesse. Bref, un film superbe sur toute la ligne. Ajoutons qu'il est joué par des comédiens de qualité, Vidalin, de la Comédie Française; Joseline Gail, une jolie vedette; Jim Gerald qui fait un Cocardasse impayable; Marchant un Passepoil qui n'a pas froid aux yeux et Jacques Varennes, un marquis de Peyrolles retors à souhait.

Il y a longtemps que l'on réclamait ce film. La pièce a été vue par des foules; le livre connaît un succès de librairie unique en dépit des années mais le film consacre le talent de Paul Féval qui savait comme pas un nouer une intrigue et la conduire ensuite avec une "maestria" qui a fait de cet écrivain l'un des meilleurs du genre, supérieur peut-être à Dumas.

Le second film à l'affiche sera "Son Excellence Antonin", avec André Berley, Raymond Cordy et une forte équipe d'artistes pour des rôles secondaires. Le public s'amusera ferme au récit des aventures de deux amateurs de courses qui gagnent le gros lot.

PRINCESS

"Delightfully Dangerous"

Une aimable comédie musicale "Delightfully Dangerous" prendra l'affiche vendredi au Princess et mettra en vedette une toute jeune artiste qui fait déjà sa marque et dont on dit beaucoup de bien, Janet Powell. Cette jeune chanteuse est solidement encadrée par Ralph Bellamy, un vétéran de l'écran dont les succès ne se comptent plus et par Constance Moore, très belle femme qui fera sûrement sensation à l'écran. Le film a de plus le mérite de l'originalité. Ce n'est pas une comédie musicale comme les autres; on y trouve du burlesque, une opérette, de la symphonie, une parodie des chansons de Strauss et le jeune chef d'orchestre Morton Gould nous y présente son orchestre dans plusieurs de ses compositions.

Mlle Constance Moore fait elle aussi ses débuts à l'écran tout comme Janet Powell et dans le rôle d'une reine du burlesque qui sait ce qu'elle veut et qui en remonte à Bellamy, un producteur du Broadway qui n'a pas froid aux yeux. Cette nouvelle artiste s'impose à l'attention des connaisseurs. Ajoutons aussi que le film sert de présentation à quatre chansons nouvelles qui deviendront rapidement fort populaires.

Acrobates sensationnels au Parc Belmont

Le spectacle extérieur gratuit du Parc Belmont est donné, actuellement, par les Berosinis, équilibristes tchèques, sur un fil de fer haut tendu. Depuis mardi dernier, cette attraction attire des foules qui regardent évoluer à cinquante pieds dans les airs ces acrobates uniques au monde. Le spectacle a lieu deux fois par jour, à 5 heures de l'après-midi et à 11 heures du soir.

Entre autres exploits, les trois Berosinis marchent les yeux bandés sur le fil, le parcourent en toute sa longueur en formation de pyramide sur une bicyclette, s'y tiennent en équilibre la tête en bas, etc. L'un des clous du spectacle est la traversée de ce fil très mince par deux cyclistes transportant entre eux deux une jeune fille sur un siège improvisé.

On peut danser chaque soir de même que le dimanche après-midi au son de l'orchestre de Stan Wood.

Consulat Général de France

Le 14 juillet 1945, à 11 heures du matin, à l'occasion de la Fête Nationale, le Consul Général de France recevra à l'Hôtel Windsor les membres de la colonie française et les Français de passage. Le présent avis tient lieu d'invitation.

Le Vrai Chez-Soi
Hôtel St-Regis
392, RUE SHERBOURNE
RA. 4135 TORONTO

QUEBEC

CANADIEN: "Quand Minuit Sonnera" — "Bach Détective".
CINEMA DE PARIS: "Le Courrier de Lyon" — "Bout de Chou".
SHERBROOKE
CINEMA DE PARIS: "Le Petit Jacques" — "Debout Là-Dedans".
TROIS-RIVIERES
CINEMA DE PARIS: "Le Golem" — "L'Ange du Jour".
THEATRES ET CONCERTS
STADE MOLSON: Canadian Concerts & Artists present: OSCAR STRAUS et MILIZA KORYUS, le 17 juillet.

ORPHEUM

"Ma Jumelle et Moi"

Greta Garbo dans une version française d'un de ses meilleurs films, voilà l'exceptionnelle aubaine que le cinéma Orpheum offrira aux cinéphiles à compter de vendredi. Le film "Two-faced Woman" est devenu en doublage le film "Mon ami, ma jumelle et moi". On se souvient sans doute du scénario. Garbo rencontre Melvyn Douglas aux sports d'hiver et l'épouse. Mais rentré en ville le mari, Melvyn Douglas ne se montre pas insensible aux charmes de Constance Bennett, femme moderne, délaurée. Dès lors Garbo décide de servir une bonne leçon à son mari en inventant le subterfuge d'une sœur jumelle. C'est-à-dire que Garbo se présente à son mari sous les allures d'une autre femme, très moderne, autrement délaurée que Constance, bref elle épate à la fois le mari, la rivale et elle-même. Cette situation nous permet de voir à quel point Garbo est comédienne puisque en jouant deux rôles nettement opposés, il nous est permis de voir sous des atours et dans des scènes très différentes de tout ce qu'elle a donné jusqu'à l'écran. Les cinéphiles voudront profiter de cette occasion unique de voir une nouvelle Garbo dans un film dont le texte est français.

La poule qui a du PUSH et la mouche qui manque de PULL

La lourdaude poule
Pond un œuf par jour;
La badaude mouche,
Pressée alentour,
Lui fait basse cour.
Quand la fine mouche
De mille œufs accouche,
Personne, ma foi!
Met trompette en bouche
Pour pareil exploit.

MORALE
La poule caquette,
La mouche est discrète...
C'est dire qu'il faut
Puffe et culot
Pour que s'ébruite
Au loin son mérite!
Malcolm HODD

Lendemain de victoire

— Quelque part en Hollande

J'ai goûté aux plaisirs des villes délaurées,
J'ai erré dans Paris au Jour Victorieux;
J'ai eu une gaieté et une joie grivantes
Sous le vent d'Amsterdam et fuser vers les cieux,

Envahir les cafés, les parcs et les hôtels,
Partout, des vives clairs et des cris d'allégresse.
Mais malgré moi, j'ai peur de ces festins mortels
Qui me creusent dans l'âme une amère tristesse;

Car je sens que le monde, épuisé par la guerre,
Ne cherche qu'à calmer par des fêtes sans fin,
La blessure profonde, infligée aux humains.

Et je songe, angoissé, que tout est à refaire,
Si les hommes, enivrés plus de ce qu'ils ont fait,
Que soucieux du futur, oublient d'abord la PAIX!

Lieut. Jacques GOUIN,
414 Médium R.C.A.,
C.A.O.

Ce sonnet exprime une inquiétude qui est partagée par bien d'autres. Dans la lettre qui l'accompagne, le Lieutenant Gouin nous dit entre autres:

"Depuis la fin des hostilités en Europe, j'ai eu l'avantage de me promener beaucoup, et partout j'ai ressenti des impressions d'ingénuité. Il me semble que le monde, à peine sorti d'une épreuve sanglante, abominable, refuse à se recueillir. Je suis sans doute un de ces pessimistes incurables, mais en tout cas, mon impression nette est que l'univers continue à danser sur un volcan mal éteint."



OSCAR STRAUS, l'éminent compositeur et chef d'orchestre qui viendra diriger un orchestre de 65 musiciens dans une soirée de musique viennoise avec comme soliste Miliza Koryus, soprano coloratura, vedette du film "The Great Waltz" et un ensemble de ballet qui évoluera durant les valse viennoises. Cette soirée de musique, de chansons et de danses aura lieu mardi, le 17 juillet, au stade Molson.

UN EXEMPLE QUE NOUS DONNE LA NATURE

LE CHAT SIAOIS
L'UNIQUE CHIEN DE GARDE DE LA FAMILLE DES FÉLIDÉS.

LA TRADITION VEUT QUE LE CHIEN SOIT LE GARDIEN DU FOYER MAIS, CHOSE ÉTRANGE, LE CHAT SIAOIS A LUI AUSSI L'INSTINCT DE LA PROTECTION ET IL LUI ARRIVE À L'OCCASION DE PROUVER QU'IL EST UN "CHIEN DE GARDE" DE PREMIER ORDRE. IL A UN MIAULEMENT TOUT PARTICULIER POUR PRÉVENIR SON MAÎTRE DE LA PRÉSENCE D'ÉTRANGERS.

LES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE SONT LE "CHIEN DE GARDE" DES VITRES-ÉLLES ET SONT UNE PROTECTION POUR VOTRE VILLE. CONSERVEZ VOS OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

LA BRASSERIE Frontenac LIMITEE

